

Le premier hebdomadaire des faits-divers

6^e Année - N° 253

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

31 Août 1933

DÉTECTIVE

L'enfant gâtée



Monstrueux spécimen de cette « jeunesse pourrie » que nous avons déjà maintes fois fustigée, Violette Nozière (à droite) en est arrivée à glisser jusqu'au pire des crimes : un double parricide.

(Lire, pages 4 et 5, la tragique enquête de notre collaborateur Henri Danjou.)

AU SOMMAIRE | L'accusation, par E. Car. — La secrète, par René Girardet. — Le dernier round, par Pierre Rocher. — Le vertige, par Etienne Hervier.
DE CE NUMÉRO | Gangsters de Barcelone, par M. S. — Souvenirs d'un « chien écrasé », par Alain Laubreaux. — Sez nec innocent!, par Eugène Dieudonné.

PAR TOUT

La loterie

Un magistrat dont les scrupules de conscience allaient jusqu'à l'angoisse avouait à un de ses intimes — et ce n'était pas un « mot », mais l'expression sincère d'un sentiment — qu'il « tremblait à chaque fois qu'il devait juger un homme ».

Le propre de cette fonction étant précisément de remplir le métier de juge, on se demande si une délicatesse d'âme poussée à un tel point ne rend pas la tâche impossible. Mais comme on comprend l'inquiétude tragique de ceux qui, prenant au sérieux, comme l'exercice d'un sacerdoce, leur rôle redoutable, reculent, hésitent, ne savent plus, lorsqu'ils doivent rendre la sentence qui décidera de la vie, de l'honneur d'un être humain !

C'est en songeant à ces nobles âmes tourmentées, que le spectacle d'une justice infiniment plus terre-à-terre s'impose et apparaît, par contraste, comme l'autre volet d'un dyptique...

Si l'on a coutume d'enseigner, de proclamer que la justice doit être égale pour tous, l'on est également bien obligé de convenir que ce vœu ressemble à un mythe.

Et qu'on ne se hâte pas de jeter la pierre. Qu'on examine plutôt, à tête froide, la difficulté du problème ; certes, l'effort d'impartialité ne suffit pas à lui seul à créer un jugement équitable. Et, quand nous disons que la justice n'est pas égale pour tous, nous ne voulons pas seulement dire que « selon que vous serez puissants ou misérables... »

Non. C'est un aperçu beaucoup plus « humain » que nous voulons esquisser dans ces quelques remarques.

La justice diffère essentiellement suivant la conception personnelle de l'homme qui la rend, la saison, l'embarras de l'audience, la qualité bonne ou déficiente des fonctions digestives...

Autant de contingences misérables ou ridicules, mais essentiellement « humaines », qui influenceront sur le résultat final.

Consultez plutôt un avocat : il vous dira que, à la veille du procès, son client lui pose la question rituelle : « Combien aurai-je ? ». On devine tout l'intérêt qu'y attache celui qui interroge. Mais l'interrogé ? Neuf fois sur dix il sera à même de fixer approximativement le « tarif », et ce tarif est absolument variable, selon les cas, selon les juges.

Sans doute, et nous ne saurions trop insister sur ce point, chaque homme doit apprécier selon sa conscience et nous sommes fermement persuadés que le magistrat impartial représente le type d'une extrême minorité. Mais ce qui est choquant, c'est de voir un même fait, diversement apprécié à vingt-quatre heures de distance ou dans la même journée, parce qu'il est soumis à un tribunal composé différemment.

La notion d'égalité, indispensable à la justice, s'atténue, s'efface, disparaît.

On a un peu l'impression d'une loterie où les uns ont tiré le bon numéro, où les autres, toujours marqués par le mauvais sort, continuent à suivre leur triste destin.



Mrs. Hanson et sa fille, Jone, sont harcelées par les curieux.

La torche humaine

Une mystérieuse affaire passionnée le public de Rockford.

Le 17 août, on découvrit, dans sa voiture, un homme en flammes. C'était Earl Hanson. L'auto se trouvait devant la maison de Mrs. Hanson, femme divorcée de ce dernier.

L'enquête a permis de préciser que Hanson venait voir, en cachette, sa fille Jone, âgée de douze ans, dont il souffrait d'être séparé.

On accuse Mrs. Hanson d'avoir, dans un accès de rage, jeté un bidon d'essence sur son ex-mari et d'avoir mis le feu à la voiture.



La voiture de Earl Hanson, peu après l'étrange « accident ».

Ruses déjouées

Tous les moyens sont bons aux contrebandiers pour passer en fraude leurs cargaisons de stupéfiants. La police égyptienne fait bonne garde sur les quais du port d'Alexandrie. Il ne se passe pas de semaines sans que quelques contrebandiers soient arrêtés.

Elle mit la main, cette semaine encore, sur deux marins qu'elle soupçonnait depuis longtemps de se livrer au trafic du haschich. L'un avait dissimulé sa provision de stupéfiants dans les semelles de ses souliers, un vieux truc, celui-ci.

L'autre, plus ingénieux, s'était fait fabriquer un bidon d'huile, de forme assez spéciale. Un petit réservoir contenait le liquide qu'un mince tuyau amenait au goulot. A l'intérieur d'un couvercle à double fond, le contrebandier tassait la drogue.

Le trafiquant de drogue, inventeur du bidon d'huile truqué, interrogé par la police d'Égypte

Macabre satisfecit

Vendredi dernier, tandis que les inspecteurs cherchaient de tous côtés Violette Nozière, de multiples coups de téléphone étaient donnés à la Police Judiciaire pour signaler la présence dans divers coins de Paris, de la jeune empoisonneuse.

On l'avait aperçue au Luxembourg, à Montmartre, ailleurs encore...

Informations de gens sincères, ou de « fumistes » ? Il est toujours difficile de le démêler ; mais ce qu'on peut remarquer, c'est que, dans toutes les grandes affaires criminelles, les communications téléphoniques jouent leur rôle.

L'histoire du capitaine Ménier — vers 1910 — est à cet égard typique. Le capitaine Ménier avait tué sa maîtresse, la baronne Olivier d'Andriecourt. Pendant plusieurs jours, il fut insaisissable... mais il téléphonait fré-



Le capitaine Ménier, en 1910, devant les assises de la Seine.

quentement. Il eut même le cynisme d'alerter au bout du fil le docteur Paul qui avait pratiqué l'autopsie de la victime et qui avait fait des constatations fort importantes.

L'assassin éprouva le besoin de féliciter le praticien :

« ... Vous avez tout à fait raison, lui dit-il... C'est bien ainsi que je l'ai tuée !... »

L'éminent médecin-légiste, qui a de l'estomac, fut, ce jour-là, estomaqué.

Dans la gueule du « loup »... de mer

Le même capitaine Ménier, poursuivant, dans sa retraite, la série de ses conversations téléphoniques, éprouva le besoin de correspondre avec... le Ministre de la Marine.

Celui-ci eut l'esprit de paraître sceptique :

« Mais enfin, Monsieur, lui dit-il, rien ne prouve que vous êtes le capitaine Ménier ? Si c'est bien vous, pourquoi ne venez-vous pas à mon cabinet ? »

Le capitaine Ménier se rendit au ministère de la Marine où il fut arrêté.



Le shériff Tom B. Bash examine l'arsenal du gangster.

Un gangster bien armé

Charles F. Urschel, un important industriel de Kansas City, avait été enlevé par des gangsters. Il dut payer une somme très élevée pour retrouver sa liberté.

La police de Jackson County (Missouri), sous la direction du shériff Tom B. Bash, parvint à arrêter l'un des kidnappeurs, Lawrence Hodges.

Sur le criminel, on découvrit tout un arsenal de fusils-mitrailleuses, de Colts, de Smiths et de poignards. Le gangster était bien armé.

■ ■ ■

Prison à vendre

La prison de Warwick, qui, depuis la guerre, n'avait reçu aucun prisonnier, est à vendre.

Mais, malgré son aménagement moderne, attirera-t-elle un acheteur ?



Le seul nègre survivant fut ramené sur le lieu de l'agression.

La loi du lynch

Trois nègres avaient tué, dans son automobile, à Woodstock, province de l'Alabama, une jeune femme blanche. Tandis qu'on les menait chez le député-shériff, la foule, avide de venger la victime, se précipita sur la voiture où l'on avait fait monter les meurtriers.

Deux de ceux-ci furent tués ; le troisième grièvement blessé. Celui-ci, Elmore Clark, simula la mort et parvint à échapper à la justice de la foule qui s'était ruée ensuite dans le quartier nègre, cherchant à tout saccager.



Jack Paul (à gauche) que la police vient d'extrader à New-York.

Paris-New-York

Jacob Polakievitz, dit Jack Paul, avait été arrêté à Paris, l'an dernier, pour trafic de stupéfiants. Il envoyait régulièrement en Amérique d'énormes caisses de bimbeloterie ou de pantoufles qui dissimulaient d'importantes cargaisons d'héroïne. On avait découvert également dans son garage pour plus d'un million de marchandises.

Condamné, en France, à plusieurs mois de prison, Jacob Polakievitz vient d'être extradé à New-York.

Publicité de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de « Détective » à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

PAR TOUT

VOILA CENT ANS

Les aboyeuses de Josselin

En Bretagne, non loin de la forêt de Paimpont, s'élève Josselin, berceau des « aboyeuses ».

En 1833, le 3 septembre, une grande cérémonie en l'honneur de N.-D. du Roncier ramena l'attention des savants de l'époque sur le mystère millénaire des « aboyeuses » de Josselin.

On désignait — et on désigne



Une « aboyeuse » est traînée de force vers l'église proche.

encore sous ce nom — de malheureuses femmes qui, sous l'empire d'une agitation nerveuse, inexplicable, jettent de petits cris rauques assez semblables aux grognements du chien.

Chaque famille a possédé au moins une de ces malheureuses. Les « aboyeuses » se montrent surtout en septembre. Ce mois-là, on amène les « aboyeuses », de gré ou de force, dans la petite chapelle qui se dresse à six kilomètres du bourg, dans la lande fameuse où eut lieu le Combat des Trente.

Les conducteurs de ces infortunées, des gars solides, ont peine, à deux ou trois, à en amener une seule.

C'est une lutte acharnée qui ne cesse qu'au moment où ses guides la forcent à embrasser devant le maître autel le reliquaire de N.-D. du Roncier. L'évêque de Vannes préside à l'étrange cérémonie.

Les savants de 1833 ne purent trouver aucune explication à cette furie inconnue hors des limites du canton de Ploërmel. Les Bretons, eux, l'expliquent en disant que, voici près de deux siècles, la Vierge qui traversait le pays sous les haillons d'une mendicante fut reçue à coups de pierres. On lança même les chiens contre elle. Alors, la pauvresse se transforma et cria aux femmes de Josselin : « Je vous condamne, vous et votre postérité, à aboyer comme ces chiens que vous avez lancés contre moi ! »

La science étant restée muette, la légende court encore sur la lande bretonne.

MARIANNE publie cette semaine

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

3 GRANDS ROMANS

2 REPORTAGES

1 NOUVELLE

TOUS LES MERCREDIS

16 pages illustrées

75 c.

Abonnement (France et Colonies)

Un an 32 fr. Six mois 18 fr.



DÉTECTIVE

ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS
PARIS (VI^e) - 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)
TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTÉ CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37
DIRECTEUR MARIUS LARIQUE
FRANCE ET COLONIES 65,» 35,»
ÉTRANGER (TARIF A) 85,» 45,»
ÉTRANGER (TARIF B) 100,» 55,»

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective »

DÉTECTIVE

ENQUÊTE policière marque le pas. Depuis huit jours, en dépit du ténébreux récit de Mme Emery, les enquêteurs ont déserté Sucy. Les gendarmes du petit bourg, malgré eux, passent indifférents devant la maison du crime. Le juge d'instruction ne leur a pas donné l'ordre de s'occuper de l'affaire. L'opinion publique, surprise, se révolte.

— Puisqu'elle sait, pourquoi la laisse-t-on chez elle !...
A la sortie de son second interrogatoire, la veuve de l'assassiné était rentrée parmi les rumeurs hostiles. Elle revint du cimetière sous les huées et les cris de mort. Cloîtrée dans la villa tragique, elle veille maintenant derrière ses doubles rideaux jaunes. Elle voit, avec terreur, défiler sans arrêt devant sa grille, un étrange pèlerinage. Plus le temps passe, plus la foule s'impatiente.

— Que font donc les policiers ?... Qu'attendent-ils pour questionner le seul témoin du drame ?... Pourquoi chercher ailleurs ?... La vérité ne peut venir que de celle qui ne veut pas la dire !...

Je suis monté à la brigade mobile. Une triple pile de lettres s'accumulaient sur le bureau du commissaire Lalo :

— Une pluie de lettres anonymes. Chaque courrier nous en apporte. Bascou et Février, les inspecteurs qui procédèrent aux recherches, passent leurs journées à courir la banlieue...

— Ces écrits n'émanent-ils pas, pour la plupart, de farceurs ou de déséquilibrés ? Ne perd-on pas, ainsi, un temps précieux ?...

L'affable commissaire plissa le front :

— Non... Certes, avant tous, nous savons que l'explication de cette énigme doit être en haut du plateau de Sucy. Mais nous avons, déjà, tenté l'impossible. Deux longs interrogatoires ne nous ont apporté que de graves présomptions. C'est à nous d'établir l'accusation.

Bascou et Février rentraient. On leur avait signalé, passage de Gènes, un homme griffé au visage — un de plus. Ils avaient trouvé un inoffensif sourd-muet qui n'avait pas quitté le passage depuis trois ans. A peine après avoir rendu compte de leur mission, les deux inspecteurs repartirent sur d'autres pistes.

J'ai feuilleté des centaines de lettres : accusateurs, dénonciateurs, conseillers. Des fantaisistes, des fous, des détectives amateurs, des lecteurs de romans-policiers, des somnambules, des sourciers, avaient griffonné ces pages. La plupart désignaient nettement la veuve et se faisaient fort d'obtenir des aveux.

« Torturez-la jusqu'à ce qu'elle vide son sac », assurait l'un. « Promenez-vous avec elle dans le jardin ; au plus léger tré-



Sur cette photographie prise le jour du mariage d'Emile Emery, on reconnaît : 1. L'oncle Edme Pichot ; 2. Emery ; 3. sa femme ; 4. son filleul Robert Genin ; 5. Charles Emery, frère de la victime

— Oui, c'est elle qui l'a assassiné ! Je sais pourquoi. Il y a quelques mois, elle obtint par devant un notaire de Boissy que tous les biens de mon frère soient mis en indivis et appartienne au dernier vivant. Lui mort, elle possède tout. Elle va tout vendre et partir !

Une rage impuissante secoua le témoin.
— Et dire qu'on la laisse en paix !... Non, cela ne sera pas. Sur mes cheveux blancs, je vous jure que mon frère sera vengé ! Je sais encore manier mon fusil à deux coups !

■ ■ ■

Charles Emery m'a dit cela, en pleine rue, à haute voix. Ses voisins désapprouvent cette menace, mais on redoute que la carence de la justice provoque le geste fatal. M. Garciot, maire de Sucy, s'efforce d'apaiser le vieillard. M. Garciot est un bon maire ; il déplore ce crime, le premier, de mémoire d'homme, commis dans le bourg qu'il administre depuis vingt ans :

— Je sais l'affreux soupçon qui remue le pays. On accuse Mme Emery. Je ne veux pas y croire. Cependant, en cherchant à qui le fait profite, en réfléchissant aux circonstances du drame, je reste confondu...

Jamais peut-être une banlieue si proche de Paris ne s'était dressée tout entière contre un de ses habitants. Sucy n'est pourtant pas un de ces hameaux où la haine rampe devant les seuils. Un rentier, un ancien gendarme, m'a résumé l'accusation.

Rien n'est en sa faveur. Suivez-moi bien. Réveillée, au milieu de la nuit, par la lutte entre son époux et un « assassin », elle ne songe pas à ouvrir sa fenêtre pour appeler à l'aide, ni même à allumer une lampe. Non. Elle descend à tâtons, décidée à défendre son mari. Une fois en bas, elle change d'idée, elle se laisse glisser à terre, elle se tapit dans l'ombre. Elle voit dans le noir tout ce que fait le malfaiteur ; enfin, elle l'entend fuir. Elle n'a donc plus rien à redouter. Alors, pourquoi assiste-t-elle, impassible, à la lente agonie de son époux ? Ne l'eût-elle pas assassiné elle-même, n'eût-elle pas été complice de l'étranger, qu'elle a, quand même, commis un crime. Elle a laissé froidement mourir son mari sous l'étreinte qui l'asphyxiait. Elle n'a rien fait pour le secourir. Elle a eu soin, avant d'appeler, d'attendre le dernier râle de sa victime. Elle a maladroitement caché ses clefs, maladroitement simulé un vol ; elle a laissé partout ses empreintes, celles de l'assassin ; la poussière et le duvet intacts, sous le lit, ont révélé son mensonge. Elle s'est trahie, depuis, à vingt reprises. Elle s'est trahie en changeant de chemise avant d'appeler à l'aide ; elle s'est trahie devant le premier témoin, Mme Patou. Quand celle-ci accourut, Mme Emery pansait ses doigts ensanglantés.

« — Et votre mari ? questionna Mme Patou.
« — Ne vous inquiétez plus... Il est mort !
« Comment pouvait-elle alors, de bonne foi, préférer cette réponse monstrueuse, puisqu'elle n'avait pas encore ouvert les volets du pavillon, puisque le corps du maraîcher, enfoui sous l'épave, était encore chaud !... Les échy-moses anciennes dont elle était couverte prouvaient, en dépit de ses dénégations, que les témoignages du père Guillochon et d'autres braves « ens qui assuraient l'avoir vue se battre avec son mari étaient exacts. »

Voilà l'accusation, voilà ce que les six mille habitants de Sucy se répètent. Et l'on n' imagine plus pourquoi les enquêteurs pensent encore arrêter un rôdeur. Est-ce qu'un rôdeur, après avoir commis un premier crime, laisse derrière lui une femme vigoureuse qui, peut-être, l'a reconnu, et qui, à coup sûr, va aussitôt jeter l'alarme ?...

Lentement, l'opinion se déchaîne. Une solution définitive s'impose. Assez de pistes fantaisistes, de lettres anonymes. Le secret de l'affaire — un secret trop connu — est encore dans la maison du crime. Les témoins ne se gênent plus pour accuser ; mais la police ne se presse pas d'agir...

Nous poursuivrons jusqu'au bout cette enquête, car nous connaissons les causes de cette lenteur. Il est bon, sans doute, que juges, magistrats, gendarmes, brigades mobiles, respectent avec vigilance, avec prudence, les conseils formulés par la nouvelle loi sur la liberté individuelle.

Mais, de là à demeurer frappés de stupeur, à rester timorés et impuissants devant ceux que tous et tout accusent, il y a un abîme. La nouvelle loi, si imprécise qu'elle soit, n'a pas voulu que des assassins suffisamment machiavéliques pour embrouiller les fils d'une enquête bénéficient du doute et demeurent impunis.

Emmanuel CAR.

L'ACCUSATION

salement fouillez le terrain autour d'elle ; c'est là que sont enfouies les cuillers d'argent disparues », affirmait un autre.

Je ne voudrais pas, à mon tour, offrir des suggestions à la police. Mais puisque le crime d'un rôdeur s'avère invraisemblable — et je dirai pourquoi — il est inutile de s'acharner sur des pistes-fantômes qui ne mènent nulle part. Attend-on que le vrai coupable ait acquis une sécurité et une audace plus grandes ? Que ses alibis et ses réponses deviennent incontrôlables ?... Lorsque du temps a passé, il est des crimes qu'on n'avoue plus.

■ ■ ■

Depuis le jour où, les yeux secs et le visage dur sous ses voiles de deuil, Mme Emery déposa, sur l'étroite tombe, la couronne qui portait ces simples mots : *A mon mari*, geste qui fit tant jaser, qui peut se vanter d'avoir aperçu la nouvelle veuve ? Sa fidèle voisine va lui chercher son pain, le boucher Roussillon lui apporte sa viande, sa filleule éconduit les intrus. Mme Emery ne va même plus dans ses champs. La mauveuse herbe s'épand à travers les potagers que le mort cultivait avec un soin jaloux. Samedi dernier, la veuve a vendu toute sa basse-cour. Elle est en pourparlers — paraît-il — pour céder ses terres et peut-être sa maison. Car tout cela est à elle aujourd'hui. Vaut-elle réaliser tout de suite ses biens et fuir, dans son Morvan natal, la foule qui, avec ténacité, l'obsède et l'accuse ?...

— Ce n'est pas encore possible pour elle ! m'a confié le garde-champêtre Souaillard, qui passe quotidiennement à la villa pour vérifier l'état des scellés posés sur certains meubles.

Cette inquisition tracasse Mme Emery.
— Ne va-t-on pas me rendre mes armoiries ?

Puis, soudain inquiète,

cile interrogé :

— Et les « baveux », que disent-ils, ce matin ?

Les « baveux », ce sont, à la fois, pour elle, les policiers, les journalistes et les curieux. Ces gens-là hantent le front têtu de la maraîchère. Elle répète :

— Tous des menteurs !... Les journaux surtout ; sans eux, cela aurait passé inaperçu !

Mme Emery voit, l'un après l'autre, ses meilleurs amis l'abandonner et, à leur tour, se dresser contre elle. Sur les marchés où, hier encore, elle vendait ses légumes, il court sur son compte d'impressionnantes histoires.

J'ai sondé le passé de la veuve. Je suis devenu, non sans peine, un confident de Charles Emery, le frère de l'assassiné.

— De 1903 à 1911, m'a-t-il confié, j'ai vécu heureux avec mon frère dans la ferme qu'on appelle, aujourd'hui, la maison du crime. C'est là, que, en 1912, Emilie Leclere, dont le mari venait de mourir fou à l'asile de La Charité-sur-Loire, est venue relancer Emile. Ils se sont mariés à Paris, rue Amelot. J'ai appris, trop tard, qu'à cette adresse elle avait eu de graves ennuis avec la police du quartier. Sitôt installée à Sucy, elle ordonna à mon frère de me mettre à la rue, avec ma femme et nos quatre petits enfants. Emile, trop faible, s'exécuta et je fus jeté hors de la ferme, en pleine misère...

— Qui était le père Edme Pichot ?

La voix de Charles Emery se voila.
— C'était un de mes oncles. En 1923, le bon vieux était riche. La femme d'Emile le fit venir du pays. « Venez finir vos jours à Sucy ; nous vous soignerons bien ; vous nous aiderez un peu dans le jardin. » L'oncle arriva nanti de sa petite fortune. Deux ans plus tard, le père Pichot était sur la paille. Il venait, en cachette, se restaurer chez moi. Ma belle-sœur lui avait pris ses écus, ses obligations, ses meubles ; elle le faisait travailler aux champs comme un forçat ; elle lui donnait à peine à manger et pas autre chose à boire que de l'eau. Je conseillai à l'oncle de porter plainte ; il préféra, démuné de tout, fuir un matin et s'en aller mourir de faim dans une chambre de Crosnes.

— Et l'histoire du cheval ?

— C'est un exploit encore plus récent de cette « criminelle ». Roussillon, son amant, était aussi son charretier. Mon frère, qui se méfiait, acheta un cheval pour conduire lui-même sa voiture sur les marchés. Eh bien ! cette bête sans grande valeur lui fut mystérieusement volée à Adamville ! Et Roussillon redevint le charretier d'Emilie !

Le vieillard leva son poing osseux :

M. Charles Emery (à gauche) déplore les lenteurs de la justice. M. Garciot, maire de Sucy, s'attend à une arrestation



L'ENFANT GÂTÉE



L'équipe de pompiers qui fut appelée rue de Madagascar lors d'une explosion suivie d'incendie et qui trouva alors M. et Mme Nozière aux trois-quarts asphyxiés.



Violette avait pour familiers de nombreux jeunes gens en rupture d'études.



Au Quartier Latin, Carmen était parmi les intimes de la jeune empoisonneuse.



Enquêteurs et photographes eurent beaucoup de peine à joindre Mady Devise.



Willy, un des plus proches amis de Violette, (accompagné de l'inspecteur Verrier).



On crut, un instant, que, ne pouvant survivre à ses remords, la criminelle s'était jetée dans la Seine, et des recherches furent entreprises tout le long du fleuve.



Elle tendit les sachets de mort à son père (ci-dessous, à gauche) et lui conseilla de faire fondre la poudre dans de l'eau, puis de boire ce « médicament » qui devait le guérir.

DEVANT certains crimes, l'imagination se révolte. Ils ont été conçus, préparés, réalisés avec tant d'implacable perversité ; ils témoignent d'un machiavélisme et d'un cynisme si odieux que tant d'horreurs accumulées étonnent, déroutent, bouleversent comme si elles reculaient encore les notions que l'on a de la monstruosité humaine.

Grande, un peu alourdie, point très jolie, mais élégante, vive, agréable, avec, dans un visage rond, un regard un peu mélancolique, encore assombri par la barrière de deux bandeaux châains, telle était Violette-Germaine Nozière, l'empoisonneuse de dix-huit ans.

Son père, Jean-Baptiste, était mécanicien au P. L. M. et il ne lui manquait qu'une année pour arriver à la retraite. C'était un de ces braves cheminots qui vivent de peu, sans amertume. Il y a un mois, il tomba de sa locomotive en marche et se blessa à la tête. Sa femme, Julienne, lui apporta un peu de bien ; elle possédait une maison dans la Nièvre, et divers héritages lui permirent de constituer un petit magot, qui atteignait 160.000 francs au moment du crime. Tous deux avaient acquis un petit jardin aux environs de Juvisy : ils y allaient faire la dinette, avec le poisson que Jean-Baptiste pêchait. Mais ils n'avaient pas seulement pensé à la tranquillité de leurs vieux jours : ils avaient voulu aussi assurer l'avenir de leur fille, Violette.

Peut-on avoir l'âme d'une empoisonneuse avec un si joli nom ! Intelligente, Violette, à seize ans, avait accédé aux classes du baccalauréat, et Jean-Baptiste Nozière la voyait déjà sur le chemin où l'on devient médecin, avocat, professeur, ce qui, pour un ouvrier, représente toujours la sécurité, l'aisance et la fortune. Sans doute ignorèrent-ils exactement les causes pour lesquelles on la chassa du lycée Fénelon, comme d'ailleurs de toutes les maisons d'enseignement où elle passa par la suite et où elle fit croire qu'elle restait. Ils ne lui reprochèrent qu'un amoureux, ce qui, dans le peuple, n'est pas une faute grave.

Il faut avoir gravi l'escalier obscur de la maison de la rue de Madagascar où ils vivaient, avoir pénétré dans leur petit logement du sixième étage, appartement d'ouvriers sans luxe, pour comprendre combien pouvait être grande la simplicité de ces braves gens ! Violette, qui, on ne devait l'apprendre que beaucoup plus tard, sortait beaucoup la nuit, fréquentait les hôtels douteux, les bars et les maisons de jeu, leur expliquait ses sorties, les emprunts, voire les chapardages d'argent qu'elle leur faisait, en leur disant qu'il lui fallait vivre au plan de ses camarades, faire comme eux, sous peine d'être méprisée et tenue à l'écart. Ils y croyaient.

A quoi n'auraient-ils pas cru ? Des lettres équivoques parvinrent rue de Madagascar, au nom de Violette. Mme Nozière les ouvrit ; elle gronda sa fille, sévèrement, car, dans cette famille crédule, Mme Nozière représentait l'autorité, étant naturellement moins indulgente que M. Nozière, prêt à tout accepter d'une fille dont il était fier ! Elle eut le dernier mot. Elle en arriva à leur faire accepter d'incroyables mensonges. Ainsi, il y a quelques mois, Violette contracta une maladie vénérienne, resta sans se soigner, ce qui aggrava son état, alla enfin trouver le Dr Doron, dans un service d'hôpital. Il eut pitié d'elle, et, afin de pouvoir la sauver, lui demanda de lui faire connaître ses parents. Quand le mécanicien vint le voir, le médecin lui indiqua que sa fille était malade, lui prescrivit le traitement à lui faire suivre, mais, pour éviter de la compromettre, laissa entendre au père qu'il avait peut-être légué la maladie à sa fille, par hérédité, et qu'il lui faudrait se soigner aussi. Le pauvre homme fit ce qu'on lui disait et, comme l'examen fut négatif, il accusa ses ancêtres ; mais il se garda bien de prévenir sa femme, ce qui préserva Violette d'une admonestation, voire, ce qui eût été plus grave pour elle de l'accusation d'avoir pris son mal pendant l'une de ses escapades.

La maladie joua-t-elle un rôle dans la progression de ses désirs pervers ? Ce qui est certain, c'est que, à partir du moment où elle eut présenté son père au Dr Doron, ses sorties se multiplièrent. Elles les expliquait, maintenant, en disant que le médecin lui avait fait connaître une de ses sœurs, qui l'invitait beaucoup, dans un milieu charmant. Les Nozière, toujours emportés par l'illusion que leur fille, pour réussir, devait fréquenter « le monde », coupèrent dans ce panneau grossier. Ils admirèrent moins que, à partir de ce moment-là, Violette eût des besoins d'argent plus pressants. C'est alors que dut naître, dans le cerveau de l'enfant gâtée, l'impérieux désir de supprimer ses parents pour hériter de leur petite fortune.

Elle pensa au gaz. Un soir de mars dernier, comme ils étaient couchés, Violette ouvrit le robinet à gaz. Très maîtresse d'elle, elle s'enferma dans sa chambre, qu'elle prit soin d'aérer et attendit. Par bonheur, des charbons ardents étaient restés dans la cuisinière. Le gaz fit explosion et communiqua le feu aux lambris et aux rideaux. Les pompiers arrivèrent. Jean-Baptiste Nozière était déjà asphyxié et sa femme, Julienne aussi ; on dut la transporter à l'hôpital et cinq heures de tractions rythmées furent nécessaires pour qu'elle pût revivre. Violette sortit de sa chambre, gantée, chapeauté, se mettant du rouge aux lèvres, se poudrant, insouciant de l'état où se trouvaient ses parents morts à demi. Les pompiers l'entendirent siffloter devant sa glace.

Maman aura oublié de fermer le gaz, affirma-t-elle. Mais qui aurait pensé que cette vicieuse était une criminelle ? On ne lui reprocha rien. Tout ce dont les vieux Nozière continuaient à se plaindre, c'était de sa vie troublée.

Le dimanche précédant le crime, ils avaient fait le projet de l'emmener avec eux dans leur petit jardin de Juvisy. Elle refusa, comme d'habitude. Julienne Nozière en eut de la colère. Le mécanicien la calma.

Maman (c'est ainsi qu'il l'appelait), allons à notre jardin, comme deux vieux, lui dit-il. C'est dans un an que nous aurons notre retraite. Nous irons dans la Nièvre. Violette restera à Paris si elle le veut, et fera alors tout ce qu'elle voudra.

Il ignorait que, ce jour-là, sa condamnation était signée. Ils rentrèrent à sept heures et virent Violette s'occupant de la cuisine. Elle couchèrent tôt. Au matin du lundi, elle leur vit leur déjeuner, puis commença à pro-

minutieusement ses bagages. Elle avait annoncé à ses parents que l'hypothétique sœur du Dr Doron l'emmenait en vacances aux Sables-d'Olonne. Le déjeuner se fit. Mme Nozière lava sa vaisselle. Violette joua aux cartes avec son père, puis alla faire sa toilette. M. Nozière remarqua qu'elle portait son sac serré contre elle, bien qu'elle fût en chemise. Il le lui prit, voulut le lui ouvrir. Elle s'y refusa, échappa à la discussion, sortit. M. Nozière, préoccupé, alla vérifier, dans son armoire, une cassette où il avait serré deux pièces d'or et deux billets de banque, l'un de cinquante et l'autre de cent francs. Le billet de cent francs manquait. Il fouilla la bibliothèque, pour l'y chercher ; il y trouva six pneumatiques. C'étaient des amants de Violette qui les avaient écrits. Ils ne laissaient aucun doute sur leurs relations communes.

Quand Violette rentra, la vive dispute de l'après-midi recommença beaucoup plus sévère. Elle ne dura pas longtemps. Violette coupa court aux reproches, en sortant de son sac une soi-disant lettre du Dr Doron, maintenant médecin de la famille. Le médecin s'excusait de n'avoir pas répondu à une lettre de Mme Nozière et où il lui recommandait de veiller sur sa santé et sur celle de son mari. « J'ai remis, à votre intention, trois sachets de poudre fortifiante, à votre fille. J'en ai marqué un d'une croix, c'est celui qui lui est destiné. Prenez les deux autres dans un verre d'eau. » Elle leur prépara la mixture.

— Buvez, dit-elle.

Quelques secondes plus tard, le mécanicien fut pris de hoquets violents.

rent, se fit emmener au Bois, puis à Tabarin. Il était minuit. Deux autres danseurs de rencontre les accompagnèrent. M. Devise, inquiet, attendait sa fille dans la rue. Il la souffleta. Violette se fit reconduire rue de Madagascar, dans la maison où son père et sa mère devaient avoir cessé de vivre...

Elle cria son nom dans la porte et ne reçut aucune réponse. Violette avait, dans l'après-midi, adressé un télégramme à ceux qu'elle avait empoisonnés, espérant que le concierge, en l'apportant, s'inquiéterait de ne pas entendre de bruit dans l'appartement et découvrirait peut-être les cadavres. On n'avait rien dû découvrir. Elle fit tourner sa clef dans la porte, entra, éclaira, ouvrit le robinet du gaz. Il pouvait être minuit et demi. Quelques minutes plus tard, elle fit retentir la maison de ses cris.

— Au secours, je suis asphyxiée !

— Qu'est-ce que cette comédie ? cria un voisin, M. Maillot.

Il aperçut deux corps inanimés. Ils s'étaient blessés en tombant. Des caillots de sang collaient à leurs joues. Ils étaient à la même place que la veille. Violette les regarda, sans hurler, ne manifestant qu'une inquiète surprise. Une surprise sans terreur, qui ne fit pas couler ses larmes...

Dix-huit ans !...

On appela les pompiers. Comprit-elle qu'on allait découvrir son crime ? Le compteur à gaz avait été relevé l'avant-veille, lundi, et seulement quelques mètres cubes de gaz avaient été utilisés depuis le passage du contrôleur.

— Met-on longtemps à mourir asphyxié ? ques-

Louis Grippois, un des chefs de cette brigade à laquelle, à la Police Judiciaire, on a donné le nom de brigade de fer, s'y attaqua. Il commença par apprendre que le Dr Doron n'avait jamais eu de sœur, puis que le médecin n'avait jamais envoyé de médecine à ses malades. Violette avait donc menti, à celui qui reposait maintenant sous une dalle, à celle dont elle craignait le réveil. On la chercha. Elle avait indiqué à son amie Madeleine une maison où elle affirmait être passée, le mardi — le lendemain du crime. On ne l'y avait jamais vue. Elle avait de l'argent. Mme Nozière ayant donné le compte des sommes qu'ils possédaient au logis, il manquait 3.500 francs dans les tiroirs. On s'inquiéta de savoir si elle avait un amant et si elle était allée lui demander un refuge contre son affolement. On apprit de quelles étranges amours se repaissait l'enfant gâtée...

La lycéenne ! Il y avait sept mois qu'elle n'allait plus au lycée, sept mois que, quittant la rue de Madagascar avec son cartable bourré de livres, elle allait, préférant la vie aux études, se griser d'une existence vicieuse et frénétique ! Comment ? En fille. Avec un homme ! Avec des hommes ! Avec tous les hommes ! Madone d'un groupe d'étudiants qui font surtout leur doctorat dans les bars, elle en avait choisi un pour amant, Jean, un grand et solide garçon, aux fortes épaules, qui la traitait comme elle le méritait, comme une fille. L'enfant gâtée du mécanicien, qui allait le dimanche ratisser un jardin de Juvisy et qui économisait sou par sou pour aller finir une vie bien remplie dans sa maison de la Nièvre, passait avec Jean le temps que ne lui prenaient pas d'autres hommes qui la payaient. Ils allaient dans les tavernes où l'on joue au poker et où elle se défendait comme un homme et payait pour eux.

— Je ne comprend pas qu'un homme paie, disait-elle.

Dix-huit ans ! Presque bachelière !... Toutes les filles — les vraies — du Boul'Mich', celles qui ont une carte rouge et que la police des mœurs entraîne dans les rafles la connaissance déjà. Elle avait l'habitude des hôtels douteux de la Madeleine, un amant riche rue de Sèze, un autre dans un grand hôtel du boulevard Hausmann et un maquereau, comme « ces dames ».

Cet étudiant en droit se révélait tel que ceux qu'il aura peut-être à défendre. Willy, Bernard, deux amis de leur bande, se gaussaient de ses tours. Quelles exigences ne montrait-il pas vis à vis de sa maîtresse docile ? Il lui faisait ouvrir son sac, chaque soir au bar, comme un des messieurs de la « comptée ». Y trouvait-il deux cent cinquante francs, comme cela arrive, deux cent cinquante francs qu'elle avait gagnés — et de quelle manière — ou volés au vieux mécanicien, il en prenait deux cent quarante-neuf et lui laissait vingt sous, pour son métro, comme dans le milieu on fait au filles. Si elle ne lui apportait rien, il la chassait, la battait, lui laissait croire qu'il ne la verrait plus, l'affolant. Il avait quitté Paris pour les Sables d'Olonne, vendredi, trois jours avant le crime. La veille, il lui prit tout ce qu'elle possédait, vingt francs, et lui permit de garder douze sous ! Elle les avait emmenés, quelques jours plus tôt, lui, Willy et Bernard, à l'Opéra, à proximité de l'hôtel imaginaire de sa tante et leur avait annoncé qu'elle allait bientôt pouvoir leur faire un cadeau de dix mille francs, et leur acheter une automobile, pour que leurs vacances aux Sables d'Olonne fussent agréables. Elle les laissa devant l'hôtel où ils la guettaient, mais ne la revirent pas. Elle reparut trois jours plus tard et se fit accompagner par eux chez un autre amant.

Tels étaient Violette et ses compagnons d'existence du Quartier. Jean, l'un des chefs de cette jeunesse pourrie, voulait sans doute chercher jusqu'où elle descendrait dans le vice.

— Je ne la quitterai qu'elle soit raide comme un passe-lacet ! disait-il dans le langage des vieux fortifs...

Jean est aux Sables d'Olonne, en vacances. Sa famille est désespérée. Il reçoit les gendarmes sans affolement excessif. Il écrit à son vieil ami Willy :

Cher vieux,

J'ai appris le drame par les journaux et n'ai rien compris de ce que m'ont dit les gendarmes. Quelle salade ! Heureusement je n'étais pas à Paris car, avec ce qu'elle me donnait, on m'aurait certainement accusé de recel et de complicité. Quelle histoire ! J'ai eu un « enqueulos » des familles. La vérité, c'est que j'hésite à croire que Violette ait fait ça. Ce serait tellement formidable de la part d'une fille sans ambition et sans énergie, que ça me laisse incrédule. Enfin l'orage va passer. Je suis, comme convenu, aux Sables pour me reconcilier avec Hélène, cette vieille copine. Tu devrais venir. Ou aurait discuté de l'affaire. Ton vieux frère, JEAN.

Julienne Nozière est toujours à l'hôpital ; mais on a dû l'isoler, car elle vit entre la raison et la folie.

Et Violette ? Un passant crut la voir, samedi à l'aube, se jeter dans la Seine. Un autre détective amateur prétendit qu'elle s'était réfugiée à Moulins, dans un couvent. C'était lui prêter un courage sans doute au-dessus de son vice. Elle commença par vouloir vivre. Cela est odieux, mais strictement vrai. Jeudi soir, elle téléphonait à son ami Madeleine Devise pour lui dire qu'elle était « embêtée » ! Elle finissait la soirée dans un dancing de Montmartre et, vers deux heures du matin, s'en allait coucher dans un hôtel, avec un garçon de cercle dont elle avait fait la connaissance quelques jours avant le crime.

Par amour ? Non, par vénalité. Elle l'a quitté pour entrer dans d'autres bras. Vendredi soir, elle a séduit un musicien de jazz ; elle l'a attendu jusqu'à la fermeture d'une « boîte ». Six heures du matin ! Elle l'emmena dans l'hôtel où elle avait couché la veille. On lui demanda son nom : elle indiqua, sans trembler, le nom de son amie Madeleine Devise, que toute la presse publiait ; elle ajouta, sur la fiche qu'on lui fit remplir, l'adresse et la ville d'origine de la même amie. Au matin, elle commanda à une femme de chambre d'aller lui acheter une pince à épiler les sourcils, les journaux et du parfum. Son musicien lui donna quinze francs, la laissa dans un restaurant, vers midi. Elle lui fit promettre de la revoir.

Violette avait osé continuer à vivre ! Alors, le cercle des recherches se circonscrivit, et, lundi soir, alors qu'elle s'amusait encore dans le quartier de la Motte-Piquet, on réussit à maîtriser l'enfant tragique.

Des jeunes gens avec qui, depuis trois jours, elle se retrouvait sous les ombrages du Champ-de-Mars, l'avaient dénoncée. On l'arrêta à la brasserie « la Brune », où elle avait un rendez-vous.

— C'est bien moi, dit-elle, je ne me cachais pas.

Elle se défendit d'avoir un complice et ajouta :

— Il y avait deux ans que j'avais le désir d'empoisonner mes parents. C'est fait !

Elle ne pleurait toujours pas. Comme une folle.

Sauf pour la malheureuse mère qui avait enfanté un tel monstre, le cauchemar était fini...

Henri DANJOU.



Un visage affable ombragé de beaux cheveux noirs. Qui eût dit que Violette Nozière était « possédée » par une âme de monstre !



Une première fois, elle avait ouvert les robinets du gaz pour asphyxier ses parents, et Mme Nozière (ci-dessus, à droite) avait failli en mourir.

— On vient de m'empoisonner, cria-t-il. La tête me bat.

Mme Nozière, occupée dans sa chambre, ressentit les mêmes douleurs.

— Papa, appela-t-elle. Je suis malade, viens me soigner.

Elle vomissait. N'entendant aucune réponse, elle se traîna à quatre pattes jusqu'à son mari écroulé. C'est ainsi qu'elle perdit à peu près connaissance, emportant seulement de son commencement d'agonie la vision de Violette qui se coiffait, se gantait et refermait la porte derrière elle, indifférente aux gémissements qui montaient des deux corps étendus...

Où allait-elle ? Au dancing. A Tabarin, ô filles de Montmartre ! Vers quatre heures du matin, une inconnue que l'on devait revoir demanda et obtint une chambre dans un hôtel de la rue Victor-Cousin, la paya quinze francs et la quitta vers six heures sans avoir été vue. C'était elle. Le mardi matin, à sept heures, Violette arrivait chez Madeleine Devise, une de ses amies ; elle prit en taxi pour l'emmener à son travail, l'invita à déjeuner, ce que Mady refusa, et revint la chercher le soir, vers six heures. Dans l'intervalle, l'empoisonneuse courut les grands magasins, se vêtit, trouva sa toque et son manteau marron, sa robe et son maillot bleu contre des vêtements de demi-deuil, une robe noire à colerette blanche, un manteau noir à col de fourrure, un chapeau noir et des chaussures neuves. Elle abandonna ses vieux vêtements et son vieux sac dans son hôtel. Elle passa au Quartier Latin, dans un des bars où elle avait accoutumé de venir avec des étudiants, y trouva Willy, Bernard, deux jeunes gens qui lui réclamèrent, l'un trois cents francs, l'autre cent francs que leur devait Jean, l'amant en titre de Violette, mais qu'il leur avait dit, cyniquement, de réclamer à sa maîtresse. Elle dina, entraîna son amie dans une auto luxueuse où deux étrangers l'invitè-

tionnait Violette, indifférente. Est-ce qu'on vomit ?

On emporta les deux époux à l'hôpital. Si M. Nozière était mort, Mme Nozière vivait encore. On est presque toujours sauvé quand on vomit après une asphyxie. Elle avait vomi...

Violette resta toute la nuit dans la loge de la concierge, les mains serrées sous son manteau noir, pensive, inquiète, sans remords.

Nul ne la soupçonnait encore. Le commissaire de police, M. Gueudet, concluait à un suicide ! Elle put garder ses esprits jusqu'au lendemain, lorsque le commissaire la convoqua à l'hôpital. On ne l'avait pas gardée à vue, ce qui s'explique mal, parce que, tout de même, dans l'intervalle, M. Gueudet avait éprouvé quelques doutes. Elle était restée dans la pharmacie de la salle Broca, en compagnie d'une infirmière, tandis qu'on interrogeait sa mère. Terrible interrogatoire. M. Gueudet commença à apprendre, sans ménagements, à la pauvre femme, que son mari était mort.

— Mon mari est mort, criait-elle. Je veux mon mari. Qu'on me donne mon mari !

Encore qu'elle délirât, elle put dire néanmoins que sa torpeur ne provenait certainement pas du gaz, mais des médicaments que sa fille Violette lui avaient donnés...

Qu'allait dire Violette ? On la chercha. Elle avait disparu.

Où pouvait-elle être ? La malade, entre deux gémissements, prononce le nom de Mlle Doron, hypothétique sœur du médecin.

Doron ? C'était déjà de ce nom-là que Violette s'était servi pour entraîner ses parents à boire le poison...

On allait commencer à soupçonner le mystère de la double vie de Violette Nozière, l'empoisonneuse de dix-huit ans !...

FATS DIVERS

Le dernier round



Georges Carpentier (ci-dessus, avec Irene Bordoni) s'est fait une spécialité de protéger les étoiles de music-hall.

Cannes (de notre correspondant particulier).

Il y a, à Cannes comme sur toute la Côte d'Azur, beaucoup de baigneurs qui ne se baignent pas.

Leur journée commence à quatre heures de l'après-midi et se termine à l'aube, lorsque les pêcheurs rentrent au port et que les moussaillons remplissent leurs paniers d'oursins.

Pour tous ces gens, la nuit est longue, malgré les étoiles de Provence et la herceuse de la mer. Aussi, les « boîtes » ont-elles poussé comme des champignons, entre Nice et Saint-Tropez.

Ainsi, la « Boîte à Matelots », voici trois ans.

Quelquefois, l'accordéon et l'alcool aidant—ces messieurs et ces dames ne sont pas de bois—, ça risquait de tourner mal. Titin-le-Toulonnais ou Marius-le-Crevé traitaient un comte de saligaud, de fainéant ou de propre à rien, et posaient la patte sur les plats glacés. Mais ce n'étaient là qu'attractions prévues ou incidents propres à faire courir un petit frisson sur tous ces dos nus.

Cette année, la « Boîte à Matelots », qui fut, d'ailleurs, transportée à Paris, a été remplacée par « La rue du Chapeau-Rouge ».

Autour d'une piste de dancing, Biancheri, un jeune Provençal, plein de talent, a reconstitué un coin de ce vieux

Dans ses plaintes Marianne Oswald (ci-contre) crie la faim, la misère et l'amour qu'on égorge.



Toulon dont Jean Lorrain disait qu'il sentait l'ail, l'oëlle et l'amour.

Il y a les hôtels borgnes, les bars à matelots, les cabolots à l'enseigne chancelante, les chambrées à clochards, voire le violon municipal, sur les murs duquel on a inscrit au charbon des maximes du « milieu ».

Le bec de gaz clignotant n'a pas été oublié. Il ne manque Madame Adèle et ses pensionnaires aux jupes courtes.

Parmi les habitués du « Chapeau-Rouge », se trouve Georges Carpentier.

Georges Carpentier a présidé, cette saison, un gala à Juan-les-Pins ; remis des Coupes d'élégance à de jolies femmes qui, de toute évidence, n'ont rien à cacher ; s'est assis aux tables des diners fleuris, à côté de la politique, du cinéma, du théâtre, du sport.

Un boxeur repent, dans le mouvement, mais qui, tout à coup, un soir, s'est souvenu qu'il avait des poings.

Quand la gaieté ou ce qu'il est convenu d'appeler tel — bat son plein au « Chapeau-Rouge », alors on fait brusquement le silence et Marianne Oswald, la chanteuse aux cheveux roux, paraît à une fenêtre.

Elle est, avec ses plaintes de dévotées, sa voix sourde, rauque, qui traîne et roule, roule et traîne, la fille, la catin, la détraquée qu'intoxique le chagrin.

A l'écouter, une espèce de panique saisit les clients du « Chapeau-Rouge », saouls de champagne. Ce cri de la faim, de la misère, ou de l'amour qu'on égorge, ils ne peuvent le supporter.

Les uns applaudissent frénétiquement ; mais la plupart murmurent...

C'est ainsi que Georges Carpentier, qui applaudissait Marianne Oswald, remarqua, pour la première fois, un avocat génois qui protestait.



La « saison » bat son plein sur la plage de Cannes.



Le « Chapeau Rouge » est l'attraction sélect de l'année

Georges était-il nerveux ? L'avocat fut-il insolent ? Tous les deux, et un Argentin ami de Georges Carpentier, se retrouvèrent, quelques instants après, dressés face à face, menaçants...

— C'est bien ! jugea Carpentier ; on n'a qu'à sortir. Et ils sortirent sur la route, devant le Beach.

L'Argentin voulut, au clair de lune, rouvrir la discussion. Le Génois, sourd et excité, décocha un coup de poing en pleine figure à Carpentier qui n'en vit que trente-six chandelles.

La réplique ne tarda pas. L'ancien champion, en excellente forme, boxa l'Italien qui, en quelques secondes, fut proprement étalé par terre.

— Un, deux, trois... compta un chauffeur qui assistait au match.

L'avocat était knock-out. Lorsqu'il se releva, le nez en sang, il réclama le nom de son vainqueur. Mais quand il apprit qu'il s'agissait de Georges Carpentier, son enthousiasme éclata :

— Je ne vous envoie pas mes témoins, lui dit-il. Vous êtes un grand champion. Je viens de m'en apercevoir.

On raconte, depuis, à la terrasse du Miramar, à l'heure de l'apéritif, que ce round improvisé a dérouillé Carpentier.

Pierre ROCHER.

8 JOURS à l'essai

En réclame



N° 22. Voiture d'enfant, modèle de luxe, marron, bleu, noir. Caisse garantie tout bois, forme anglaise. Suspension extra souple "Daumont", 4 gros ressorts à boudins, montée sur vaste caisse fermée jusque dans le bas. Garniture capitonnée. Ceinture de sûreté, avec roues flasques de 25 cm., caoutchouc à alvéoles de 22 mm.

Prix : 288 fr. payable 24 fr. par mois.

Franco de port

1^{er} versement 1 mois après la livraison

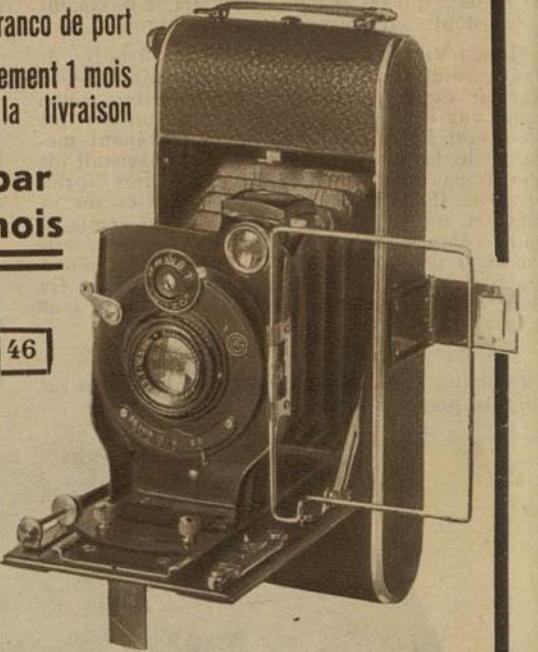
Frs 288 payable **24** par mois

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

N° 11. — Appareil "RÊVE IDEAL" pour pellicules 6x9 entièrement métallique, beau gainage, borde métal poli, soufflet peau, viseur iconomètre, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif anastigmat Magir Hermagis, très lumineux F. 6.3. EXPÉDITION FRANCO, Frs : 288. », payable Frs : 24. » par mois.

N° 12. — Même appareil que ci-dessus, mais format 6x7. — 11 Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.

N° 1. — Appareil photo pour plaques 9x12. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.



BULLETIN DE COMMANDE N° 20

Je prie la Maison Girard et Boitte S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco les marchandises suivantes :

N° (pour la voiture d'enfant indiquer la teinte).....

au prix de frs que je paierai frs par mois pendant 12 mois à votre compte chèques postaux Paris 979.

Fait à le 1933.

Nom et prénoms Signature :

Date et lieu de naissance Profession :

Domnicile Département :

Gare Ville :

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

Il manipule 30 tonnes de charbon par jour

Mais ses reins s'ankylosaient

Jusqu'au jour où il essaya les Sels Kruschen

« Ayant pris des Sels Kruschen pendant deux mois, j'ai eu la satisfaction d'obtenir un résultat merveilleux. Etant chauffeur de mon métier et ayant journalièrement 20 à 30 tonnes à manipuler, je me trouvais très fatigué, surtout le matin à mon réveil. J'avais les reins ankylosés. Actuellement, je ne ressens absolument plus rien de mes efforts précédents. Je conseille à toutes les personnes d'employer les Sels Kruschen contre la fatigue et les courbatures. »

M. C... Paris.

Pour comprendre comment les Sels Kruschen dissipent maux de reins, courbatures et lassitude, il faut savoir que cette combinaison scientifique contient tous les éléments nécessaires pour stimuler notre organisme. Les Sels Kruschen rétablissent, facilitent et harmonisent toutes nos fonctions. Et surtout, ils obligent nos organes éliminateurs — foie, reins, intestin — à chasser tous les résidus empoisonnés qui résultent fatalement de la nutrition et de la digestion. Les Sels Kruschen vous font du sang pur, vigoureux. Et quand le sang est pur, vous ne pouvez pas ne pas vous bien porter.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

CONCOURS 1934

Secrétariat près les Commissariats de **POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.

VIENNENT DE PARAÎTRE RENÉE DUNAN

LE VOL DU DIAMANT TRAVANCORE LE CORPS DÉCOUPÉ

Romans Policiers Complètes DEUX LIVRES QUI VOUS PRENNENT. VOUS POSSÉDEZ ET NE VOUS LACHENT PLUS EN VENTE PARTOUT 2 FR 50

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 60.603 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 60.610 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 60.616 : Carrières administratives.

Broch. 60.618 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 60.628 : Emplois réservés.

Broch. 60.634 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 60.638 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 60.643 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 60.648 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 60.654 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 60.663 : Marine marchande.

Broch. 60.666 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 60.672 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats)

Broch. 60.680 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 60.686 : Journalisme, secrétariat, éloquence usuelle.

Broch. 60.694 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.696 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 60.694 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.696 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 60.694 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.696 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 60.694 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.696 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 60.694 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.696 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 60.694 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.696 : Carrières coloniales.



Au fond de sa poche, René Person (ci-contre) avait trouvé un bout de cigarette. Il l'alluma. Puis, d'un pas chancelant, il entra 36 quai des Orfèvres où, les larmes aux yeux, il avoua son crime.

Hôtel. Là-haut, les chambres sont calmes, tranquilles. Ici, c'est la pluie, et les quelques passants dont elles happent le bras en murmurant leurs invites voluptueuses hâtent le pas pour échapper à cette atmosphère de cauchemar. Le troupeau des filles a repris sa faction sous les bees de gaz glauques des rues sans joie. La nuit s'écoulera-t-elle sans histoire pour elles ?

Elle s'appelait Marcelline Laubuge. Elle était une inconnue parmi les inconnues. Il y a une heure à peine, elle était encore dans sa chambre. Une modeste chambre d'hôtel, perchée au cinquième étage, au numéro 3 de la rue Caron. Elle tricotait près de sa table de travail. Dans la boîte à ouvrages, parmi les pelotes de laine, il y avait des bijoux à bon marché, des bracelets de verroterie, des médailles pieuses. Sur la cheminée, un couple, photographié le jour de son mariage, souriait dans l'ovale d'un cadre. Il y avait aussi la photo d'un bébé joufflu, l'enfant de la prostituée, en nourrice chez quelque paysan lointain.

Sur un réchaud à alcool, un peu de café chauffait dans une casserole de fer-blanc. Le lit baillait. Un lit garni de linge douteux. La nuit était entrée par la petite fenêtre, perdue sous l'avent du toit.

C'était l'heure de descendre dans la rue. La fille avait rejeté le tricet sur la table. Elle avait changé le peignoir à ramages et les pantoufles pour la robe sombre et les souliers à hauts talons. L'uniforme des filles.

Tandis qu'elle arpentait le bitume, lumineux de l'appel des hôtels, elle songeait à son passé. Fille de la campagne, elle avait quitté Sarlande, attirée par le miroir de la capitale. Bonne à tout faire, elle avait couru les bals-musettes de la rue de Lappe et de la rue de la Roquette, hanté les cafés-bars et les cinémas. Elle était ardente au plaisir.

Puis, un jour, elle s'était trouvée sans situation. Il lui fallait pourtant gagner sa vie. D'autant plus qu'un enfant venait de naître. Un enfant dont elle-même ignorait qui était le père.

Alors ?.. Il y avait deux ans que durait cette vie. A l'hôtel de la rue Caron, on n'avait jamais eu à se plaindre d'elle. Elle n'était guère bruyante. Elle payait régulièrement sa chambre. Jamais elle n'avait eu de discussion avec les clients qu'elle amenait.

— Tu viens ?..

L'homme hésita. Il se tenait devant la fille, roulant légèrement les épaules sous la pluie qui tombait. Une flamme bizarre brillait dans ses yeux. Il était ivre.

Dix heures et demie ! C'était le premier client que Marcelline rencontrait. Il était jeune, vigoureux, assez beau. Ses yeux, couleur d'acier, avaient tour à tour des nuances tendres et dures. Mais il paraissait fébrile ; le vin, l'alcool lui brûlaient le sang.

Qu'importait pour la prostituée que ce fût celui-là ou un autre. Elle se mit en marche. L'homme la suivit. Sous le bec de gaz, elle s'arrêta soudain :

— Il me semble que je te connais.

— Peut-être.

— Sûrement. Tu as une tête qui ne m'est pas inconnue. Je t'ai déjà rencontré quelque part.

— C'est possible.

— Attends. Tu n'as pas travaillé à la Bastille ?

— Si. J'ai été garçon de café...

La porte de l'hôtel s'ouvrit, accueillant le couple. Un tapis gris, bordé de rouge, assourdissait le bruit des pas. Dans le bureau, le patron somnolait devant son livre de comptes :

— Donnez-nous la chambre 27, demanda Marcelline.

Sans un mot, le propriétaire de l'hôtel décrocha une clef sur l'immense tableau et monta, suivi des deux jeunes gens.

La chambre était simple. Un papier bleu parsemé de capucines jaunes et rouges, tapisait les murs. Devant la glace, l'homme, en bras de chemise, se peignait soigneusement.

— On reste toute la nuit ? questionna-t-il. La fille, qui venait d'ôter ses souliers, eut un rire gras :

— Non mais des fois ! Tu crois que je n'ai à m'occuper que de toi ? Je te donne une heure. Après, tu fileras.

L'homme jeta une pièce de dix francs sur le divan. Marcelline retira soigneusement le couvre-lit, découvrant les oreillers dodus.

Elle se retourna :

— Mais qu'est-ce que tu as ?

Une lueur bizarre flotta dans les yeux du jeune homme. Il marcha vers la prostituée. Prise de peur, celle-ci veut crier. Une main la saisit à la gorge, la renverse sur le lit. Une douleur horrible lui laboure la poitrine. Dans la lumière pâle qui tombe d'une lampe garnie de soie rose, elle voit, par trois fois, briller la lame d'un couteau.

■ ■ ■

L'homme s'était présenté, deux jours plus tard, à la Police Judiciaire.

— C'est moi qui ai tenté d'assassiner la fille de la rue Caron. Je sais que vous me recherchez. Je viens me constituer prisonnier.

On lui avait passé les menottes. Un inspecteur, sur un registre, avait inscrit son nom : « René-Jean Person, 23 ans, garçon de café, rue Descartes n° 2 ».

Le meurtrier avait tenté, en vain, d'échapper au remords. Il revoyait, sans cesse, sur l'écran de son souvenir, le corps de Marcelline Laubuge. Et, planté sous le sein gauche, le petit couteau de corne, blanc et brun.

Quel vertige l'avait saisi, soudain ? Quelle force mystérieuse et mauvaise s'était réveillée en lui sous le fouet de l'ivresse ? Il avait senti un désir de meurtre lui monter au cerveau. Il avait voulu tuer. Et, sans faiblir, par trois fois, il avait frappé...

Pourquoi ?

Il était parti. Doucement, il avait descendu l'escalier. Sous la pluie qui lui lavait le visage, le vertige s'était dissipé. Un immense dégoût lui séchait la bouche. Il rencontra un de ses camarades. Ils entrèrent dans un café. Soudain abattu, René Person avoua :

— Je viens de « piquer » une femme.

Il regagna son petit hôtel de la rue Descartes. Il s'y retrouvait seul. Sa femme et ses enfants étaient à la campagne, dans le Calvados. C'était cette solitude, aussi, qui l'avait perdu. Il était sévré, depuis un mois, de plaisir, de tendresse. Une femme s'était offerte...

Dans les petits cafés qui peuplent les alentours de l'Ecole Polytechnique, les gars du « milieu » jouaient à la belote. Au bal de la Montagne-Sainte-Genève, des couples équivoques dansaient au son de l'accordéon. Le garçon de café Person ne faisait pas partie de ce monde interlope. Il était marié, père de famille. Mais il ne craignait pas de se frotter à ce « milieu ».

A mesure que la nuit s'écoulait, un espoir naissait : celui de n'être jamais pris. Qui savait son nom ? C'était la première fois qu'il allait rue Caron. Le propriétaire l'avait à peine dévisagé. Le jour vint. René Person descendit acheter les journaux. A leur lecture, il sut qu'on était sur ses traces, que le brigadier-chef Piguet, assisté des inspecteurs Maximi et Petit, avait déjà réussi à l'identifier. Avec une sûreté et une rapidité admirables, l'enquête avançait, sans une erreur, sans un retard.

Il prit peur. Il n'osa pas rentrer chez lui. A cette minute, d'ailleurs, deux policiers se présentaient à sa porte. Il erra à travers Paris, sans argent. Le soir, il téléphona à sa logeuse.

— J'ai eu un coup dur. Que faut-il faire ? demanda-t-il.

— Rendez-vous, cela vaudra mieux.

Il n'osa pas. Toute la nuit, il dormit dans un champ, à Bagneux. Au matin, il revint à Paris. Il songeait à sa femme, à ses enfants qui devaient rentrer de Rivers, dans l'après-midi. Il voulait se rendre à la gare, mais il se doutait bien que les policiers en surveillaient étroitement les abords.

La fatigue l'accabla. Il vint errer du côté de la Police Judiciaire. Dans les kiosques, il voyait les journaux. Sa photographie s'y étalait. Il comprit que rien ne pouvait plus le sauver. Il contempla l'eau de la Seine, mais le courage lui manquait d'en finir avec la vie. Au fond de sa poche, il trouva un reste de cigarette. Il l'alluma...

Puis, d'un pas chancelant, il entra au 36 du quai des Orfèvres.

Etienne HERVIER.

Fille de la campagne, Marcelline Laubuge (ci-contre) avait quitté Sarlande, fascinée par les lumières en toc de Paris.



Le brigadier-chef Piguet (à gauche) et Person, à l'entrée de la "Souricière".

Chaque soir, Marcelline descendait faire le guet dans la rue Caron (ci-dessous).



Uivi de deux hommes dont les vêtements sombres plaquaient des taches noires parmi la blancheur de cette salle de l'Hôtel-Dieu, l'interne allait de lit en lit...

— C'est là ! dit-il enfin.

Un mince corps de femme gonflait les draps. Un visage exsangue creusait à peine l'oreiller. Une main amaigrie caressait doucement la couverture de laine. Par la chemise entr'ouverte, on apercevait la poitrine bandée de pansements. Une tache rouge s'élargissait sous le sein gauche.

C'est là ! avait dit l'interne...

Le brigadier-chef Piguet, de la Police Judiciaire, qui, avec les inspecteurs Maximi et Petit, menait l'enquête, se pencha... Au pied du lit, il y avait deux fiches. L'une était la feuille de température. L'autre portait un nom : Marcelline Laubuge ; un âge : vingt-et-un ans...

— Parlera-t-elle ? murmura le policier en hochant la tête...

Si, en cette matinée du 23 août, les trois enquêteurs étaient venus troubler son agonie tranquille, c'est qu'ils espéraient que la fille connaissait son assassin. La mort allait-elle être indigne pour jamais cette gorge que les doigts du criminel avaient déjà broyée ?

Le cœur de la victime, au-dessus duquel s'ouvrait une blessure atroce, faiblissait. Les yeux semblaient déjà voilés par l'ombre de l'au-delà. Le souffle se faisait court, inégal.

— Je vais lui faire une piqûre, proposa l'interne...

L'aiguille de la seringue Pravaz s'enfonça dans le bras amaigri de la mourante. Tout le corps tressaillit. Un semblant de vie parcourut les veines dont le réseau bleu marbrait la peau diaphane. Les yeux eurent un éclat sans vie. La bouche s'entr'ouvrit.

Marcelline put parler, avant de mourir.

■ ■ ■

La rue. La nuit. La pluie...

Sous le ciel, lourd de nuages, les maisons écaient leur masse sombre. Sur la rue de Rivoli, où le fleuve des voitures illuminées coule sans arrêt, se greffent des ruelles sombres.

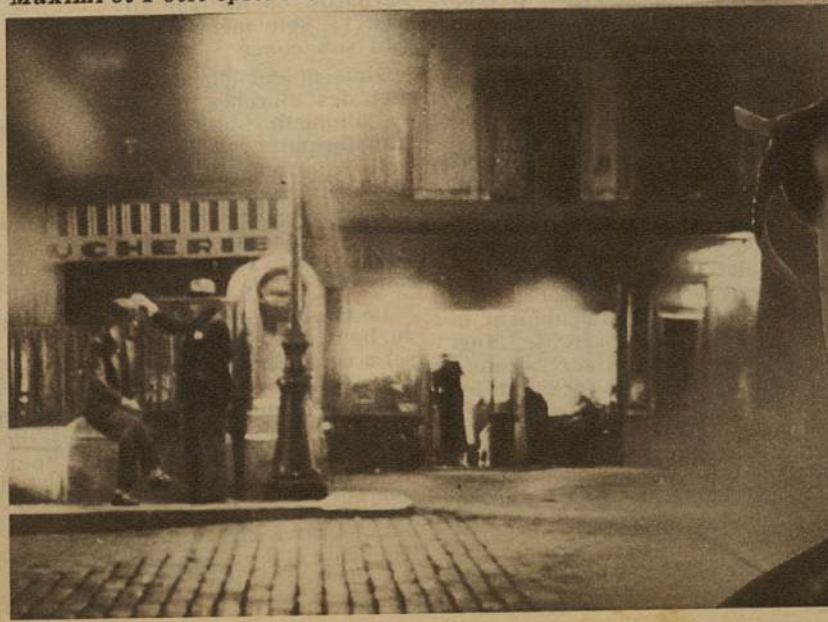
Hôtel. Les enseignes lumineuses s'allument et s'éteignent comme les clin d'œil des filles. Et le bitume humide, miroir pauvre, les répète à l'infini en les déformant.

Des ombres vont sous la pluie battante, des ombres de femmes, serrées dans de minces manteaux délavés. Elles piétinent les flaques d'eau éblouissées de lumière. Parfois elles s'arrêtent sous le porche d'une maison. Une allumette craque. Une cigarette s'allume. Puis, elles reprennent leurs allées et venues.

Les inspecteurs de l'Identité Judiciaire dans la chambre d'hôtel où s'est déroulé le drame.



Toute la nuit, le brigadier-chef Piguet, assisté des inspecteurs Maximi et Petit épièrent les abords de l'hôtel où habitait Person.



SOUVENIRS D'UN CHIEN ÉCRASÉ

Le chef des informations me dit :
— C'est vous, le nouveau ? On vous engage pour les remplacements ; aujourd'hui, vous faites la tournée de Laubreaux. Et le chef des informations nous présente. Alain Laubreaux était un grand enfant. Il parlait bien et fort, en marquant de son poing fermé, ses phrases redondantes et romantiques. Je l'admirais. Il était hardi, ayant un passé de six mois dans le journalisme ; j'étais timide et débutant. Sa tournée fut une suite de « tournées » ; il aimait, comme moi, le bon vin de France...

Il y a douze ans de cela. Il a beaucoup grandi et quelque peu grossi ; c'est maintenant un bel écrivain, robuste et mâle, que l'auteur du Corset Noir, ce chef-d'œuvre. Mais son cœur n'a pas changé. Ni le mien. Et tu verras, Alain, que les rares lecteurs de Détective qui ne te connaissent pas encore feront comme moi : lorsqu'ils auront lu les Souvenirs d'un chien écrasé, ils aimeront ton talent, et ils l'aimeront...

Marius LARIQUE.

I.-SERVICE DES INFORMATIONS

ÉTAIENT mes débuts, car je compte pour rien la gloire océanienne que j'avais acquise, n'ayant pas vingt ans, en fondant et dirigeant un journal à Nouméa (Nouvelle-Calédonie).

Celui-ci était un des quatre ou cinq grands journaux de Paris. J'en franchissais le seuil, en ce matin d'août 1922, en proie à une émotion religieuse. Pensez donc ! Il y avait de quoi tourner la tête à un novice embarqué du matin sur la lourde nef de l'opinion.

Le hall d'entrée était magnifique. Cela ne ressemblait guère aux antichambres des petits journaux que, à la recherche d'un introuvable emploi, j'avais fréquentées jusque-là, obscurs vestibules de modestes appartements bourgeois transformés en bureaux de rédaction, murs salis, parquets souillés, où flotte l'indéfinissable odeur du papier moisi des vieilles collections mêlée à celle de la colle forte. Ici, tout est net, clair, brillant et astiqué comme dans un palace. Un énorme concierge, en redingote à boutons d'or, se tient à la porte, froid et silencieux comme le destin, dirigeant d'un simple geste le flot des visiteurs. D'un côté, un escalier de pierre mène à l'administration et au fameux bar, illustré jadis par Jean Lorrain et Octave Mirbeau. De l'autre côté, un second escalier, réplique du précédent, conduit aux salons de la direction. Cette région, du reste, m'est longtemps demeurée inconnue. J'avais cessé d'appartenir à la maison lorsque j'eus l'im-

mense honneur d'y pénétrer. C'était, pour nous, rédacteurs aux « chiens écrasés », une zone interdite. Au vrai, nous ne songions guère — on le comprendra par la suite — à en forcer l'accès ; mais, pour plus de sûreté, une espèce de bouledogue à moustaches, qui avait été capitaine pendant la guerre, défendait farouchement le seuil auguste. Il remplissait le double office de gérant et de chef du personnel. Toute la journée, il se tenait au pied de l'escalier directorial, dévisageant chacun au passage, et disposant pour chacun d'une gamme d'expressions et d'attitudes qui allaient de la poignée de main cordiale et du bonjour condescendant au dédain le plus affiché. Plus un collaborateur approchait des sphères supérieures, plus il avait droit à l'estime de cette sentinelle barométrique. Les individus suspects, dont la conscience est aussi lâche que les vêtements sont bien ajustés, qui évoluent organiquement autour de la direction d'un journal, occupaient la première place dans cette hiérarchie, ainsi que les grues de haut vol qui leur faisaient couramment escorte. Après eux, venaient les journalistes de publicité, ceux dont les rubriques, les articles et les comptes rendus dissimulent toujours quelque affaire fructueuse. Puis, dans la rédaction proprement dite, les chefs de service et les collaborateurs qui, par leurs fonctions, se trouvent en contact quotidien avec les puissances politiques, financières, administratives. Enfin,

con-
versation
avec un colla-
borateur du service
Barbarot. Ça ne traînait
pas. Le soir même, elle rece-
vait son congé.

Mais quand elle apparaissait, au sommet des marches de l'escalier de gauche, la silhouette des directeurs, l'homme se transformait à vue. Son visage se prenait à grimacer avec grâce. Il semblait du coup se mouvoir sur les genoux, souriait, riait, gloussait et n'était pleinement heureux qu'après avoir, de sa propre main, refermé la portière de leur automobile sur le dos de ces messieurs.

Le tambour d'entrée franchi, on atteignait, au bout d'une galerie dallée, une « boîte à sel » de théâtre, derrière laquelle se tenaient deux huissiers en livrée, pareils à des garçons de cirque, par leur sérieux imperturbable et l'air d'autorité qu'ils se donnaient. C'est à eux qu'on s'adressait pour obtenir des renseignements sur les aîtres de la rédaction.

Le Service des Informations était situé au troisième étage à droite. Au premier, étaient les bureaux des rédacteurs en chef et celui

Le « chien écrasé » est à l'affût du moindre incident de la vie dramatique parisienne : suicide, assassinat, noyade...

suivait l'innombrable cohorte des titulaires d'emploi, du secrétaire de rédaction au critique littéraire. Pour celui-ci, qui avait cependant titre de directeur, et qui appartenait à l'Académie Goncourt, le Cerbère en chef aurait cru se faire saigner la gorge s'il l'avait appelé « Maître ». Il lui disait « Bonjour, monsieur », familièrement. A ses yeux, ce n'était qu'un homme qui passait à la caisse chaque moi, comme lui-même. Dans ce défilé, je ne mentionnerai pas les rédacteurs des faits divers. C'était moins que de la valetaille : ils étaient d'ailleurs moins appointés qu'un garçon d'antichambre. Il les poursuivait d'une haine tenace, n'osant toutefois leur adresser des observations directes ; mais il se plaignait d'eux, de leur tenue, des visites qu'ils recevaient, des coups de téléphone qu'ils donnaient à leur chef, M. Barbarot, lequel, aussitôt, les gourmandait et affichait dans la salle de rédaction des avis portant interdiction de séjourner dans les salons d'attente ou au bar et de correspondre téléphoniquement en dehors des besoins du service.

Ce domestique supérieur joignait à son mépris des petits reporters une implacabilité sauvage envers les téléphonistes. Il terrorisait les malheureuses, qu'il soupçonnait de favoriser secrètement les entreprises des jeunes rédacteurs. Il les faisait espionner par ses garçons. Lui-même surgissait à l'improviste, plusieurs fois par jour, dans leur cabine, et malheur à celle qu'il surprenait en

du directeur littéraire. Au second, les services politiques. A mesure qu'on gagnait les zones élevées de l'immeuble, le décor se modifiait. Plus de tapis, ni même de linoléum, sous les pieds. La couleur primitive des murs disparaissait sous une teinte neutre, mi-crasse, mi-patine, qui évoquait les sixièmes de bonnes dans les grandes maisons bourgeoises. Mais qui donc, en temps ordinaire, s'aventurerait jusqu'ici ?

L'effectif était à peu près au complet vers six heures du soir. A ce moment, de deux choses l'une : ou Barbarot était arrivé ou il ne l'était pas. Dans le second cas, c'était la tempête, la rigolade, la foire, une chambre abandonnée à un caporal débonnaire après le passage du sous-off. La jeunesse chahutait, chantait, jetait madrigaux, baisers et billets doux aux jolies filles peu farouches, modistes ou dactylos, aperçues à hauteur de croisée

de l'autre côté de la rue où donnaient les fenêtres du Service des Informations. Il y avait des calcaïdes échevelées à travers la salle de rédaction, des exercices acrobatiques sur les dossiers des chaises et sur les tables, des assauts de boxe à main plates.

Mais quelqu'un, tout à coup, annonçait Barbarot. Aussitôt, le calme revenait comme par enchantement. Le troubadour fermait la fenêtre et rengainait sa sérénade ; le coureur à pied s'immobilisait dans une sorte de garde-à-vous devant le tableau des districts et des commissariats de police, seule décoration murale tolérée ; le boxeur se plongeait dans l'étude attentive des notes qu'il avait recueillies sur les minuscules feuilles volantes qui constituent les tablettes du reporter. C'était la classe devenue studieuse à l'arrivée du pion.

Barbarot débouchait de l'escalier, jetait en passant un regard soupçonneux et sévère à son personnel et, sans un mot, pénétrait dans son bureau en refermant la porte derrière

lui. Quelques minutes s'écoulaient, puis la porte du bureau s'ouvrait et le chef, ayant retiré son pardessus et son chapeau, reparessait sur le seuil. Alors, d'une voix de commandement, il lançait :

— Au rapport !

■ ■ ■

Aussitôt, les reporters, leurs papiers à la main, se présentaient à l'alignement. Chaque jour, la même scène se reproduisait. A tour de rôle, chacun des rédacteurs fixait le nez sur ses notes, essayait d'en déchiffrer les signes abrégés et, d'une voix monocorde, ponctuée de « euh... euh... » hésitants, dévidait ses litanies familières.

— Euh... rue Rambuteau, un journaliste... non, un journaliste, euh... André Nar... euh...

Narcy, 19 ans, demeurant à Gennevilliers, est tombé sur la chaussée en déchargeant une voiture de choux... Euh... Fracture du crâne... A la Charité...

Barbarot, assis, les coudes sur la table, écoutait sans sourciller, puis lançait :

— Sept lignes !

Il y avait ainsi un effarant barème dont nul n'a jamais déterminé le principe directeur, qui allait de trois lignes à quatorze ou à dix-sept lignes. Pourquoi dix-sept lignes, ou quatorze, et pas seize, quinze ou dix-huit ? Nous mourrons sans le savoir. Parfois, quelque fait divers, entre les autres, frappait l'attention du chef de service. Alors il prenait un temps, et, comme s'il avait consenti une faveur exceptionnelle au rédacteur qui le lui apportait, il disait :



— Tout ce que vous avez !

Cela signifiait qu'on pouvait se permettre une ou deux incidentes dans le cours du récit et même que les épithètes seraient tolérées.

Mais, pour bien goûter le comique de cet exercice quotidien, il fallait connaître Barbarot.

Il était très soigné dans sa personne et portait la moustache frisée au tuyau sur une bouche épaisse et un menton fuyant. Sa physionomie n'aurait rien eu que d'assez banal, sans la configuration du crâne, aux pariétaux écrasés, à l'occiput arrondi en boîte de mandoline, et sans son rire, découvrant des dents longues et retroussant les ailes du nez, qui avait quelque chose d'une grimace de cynocéphale. Barbarot avait été sous-officier aux bataillons africains et il conservait de son ancien métier les manières, rudes aux petits, serviles envers les supérieurs. Il s'y ajoutait la prétention à l'élégance de ceux qui s'imaginent trouver dans la coupe des vêtements la justification de l'emploi ou de la situation qui les dépasse.

Trois espèces de collaborateurs dépendaient de son autorité : les rédacteurs, les enquêteurs, les préfectoriens. Ainsi établissait-il lui-même leur hiérarchie. A l'échelon le plus bas, les rédacteurs étaient chargés des tournées dans les commissariats. Nous verrons bientôt en quoi ces tournées consistaient. Encore, ces rédacteurs de commissariats étaient-ils divisés en deux catégories : ceux de Paris, ceux de banlieue. Au-dessous de la banlieue, il n'y avait rien. Barbarot y attachait les fortes têtes, ceux qui avaient cessé de lui plaire, ou encore les collaborateurs que lui avait imposés la direction et qu'il voulait dégouter du métier. A l'occasion, la banlieue tenait lieu de compagnie disciplinaire. L'auteur de ces lignes se souvient d'avoir écopé quinze jours de banlieue, ayant été rencontré par Barbarot dans le centre de Paris, à une heure où son service exigeait qu'il se trouvât dans les commissariats d'un arrondissement éloigné.

Pour Barbarot, le mot « rédacteur », en dépit de l'étymologie, n'éveillait nullement l'image noble d'un écrivain penché sur ses feuillets. Ecrire était, dans le fond de sa pensée, l'accessoire de la profession de jour-

naliste. Un rédacteur n'est pas un monsieur qui rédige ; c'est un inférieur chargé de recueillir des renseignements auprès des policiers et des concierges. Cela correspondait exactement dans son esprit à l'emploi du mot « homme » au régiment. Il suffisait, pour en être convaincu, de l'avoir entendu, une seule fois, répondre au rédacteur en chef qui lui demandait un reporter en vue d'une besogne urgente : « Je vous envoie tout de suite un rédacteur ». Quelle hauteur et quel mépris dans la voix qui proférait ce vocable ! D'ailleurs, il ne dédaignait pas de se servir aussi du mot « homme », et chaque soir, vers six heures et demie, rendant la liberté aux rédacteurs qui, à tour de rôle, assuraient la permanence de nuit, il disait : « Les hommes de garde peuvent partir ».

Au-dessus du rédacteur, il y avait l'« enquêteur », qui est quelque chose comme le caporal du fait divers. Celui-ci demeurait au journal, relayé par équipes à heures fixes, du début de la matinée aux dernières heures de la nuit, en prévision de l'« affaire » qui, à tout moment, risque d'éclater. Car, de même que « rédacteur » possède un sens déterminé pour les Barbarot du journalisme d'informations, « affaire » comporte une signification particulière. Des coups de couteau échangés entre escarpes, c'est un fait divers. Un crime, à la suite, où l'assassin n'est pas immédiatement identifié et capturé, c'est une « affaire ». Encore y a-t-il différents degrés dans lesdites affaires, et les



plus petites d'entre elles sont parfois du ressort des rédacteurs, tout au moins lorsque l'enquête est menée jusqu'au bout par le commissaire du quartier. Mais, aussitôt que la Police Judiciaire ou la Sûreté Générale intervient, cela regarde l'« enquêteur », et le voilà rouletabillant à travers Paris et la province. Barbarot savait marquer à ses enquêteurs de quelle faveur insigne ils jouissaient, et l'un d'eux, ayant manifesté quelque répugnance à la besogne qu'il lui commandait :

— Vous marcherez, s'était écrié le chef courroucé ; vous marcherez ou vous rentrez dans le rang !

A un autre qui, rédacteur aux commissariats, avait, par remplacement, rempli pendant quelque temps les fonctions d'enquêteur, il avait témoigné sa satisfaction en lui annonçant qu'il « conserverait son galon ».

Au contraire du rédacteur et de l'enquêteur, le « préfectorien » est un sédentaire. Il vit, avec ses confrères préfectoriens des autres journaux, dans une salle de la Préfecture de Police, pourvue d'une cabine téléphonique reliée directement à la ville. Dans cette salle commune, mise à leur disposition par l'administration, ils ont pour fonction es-

... arrestation d'un déserteur, collision d'autos, incendie, etc. dont les journaux de province sont informés par dépêche.

sentielle d'attendre, à longueur de journée, et presque toute la nuit, les communications que le Préfet et ses services jugent bon de transmettre à la presse. Au premier mot de crime, d'incendie, d'accident de chemin de fer, ils avisent leur journal qui expédie ses enquêteurs sur les lieux.

La place de préfectorien est bonne, et on la recherche. Mais elle est généralement réservée aux vieux serviteurs du fait divers, un peu comme on leur attribuerait la conservation d'un musée. Barbarot n'avait pas grande autorité sur ses préfectoriens, qui l'avaient connu dans les emplois subalternes du « chien écrasé » d'avant la guerre, et qui le tutoyaient. Il aurait bien voulu adopter avec eux la même attitude tranchante qu'avec les rédacteurs et les enquêteurs, mais il n'osait pas. On l'entendait bien grommeler de loin en loin, que « si ça continuait comme ça, il leur ferait faire du service actif », mais c'était formule platonique. Les préfectoriens, seuls dans un service d'information, sont tabous aux yeux de la direction : ce sont eux qui font enlever les contraventions du patron, de ses chauffeurs et de ses familiers.

Lorsque arrivait, transmise par le sténographe de service, une note du préfectorien, Barbarot se rendait dans la salle de rédaction et, se plantant devant le rédacteur dont dépendait l'arrondissement où s'était déroulé le fait divers communiqué par la Préfecture :

— Monsieur Un Tel, demandait-il en dissimulant derrière lui le papier dactylographié, vous n'avez rien eu, aujourd'hui, dans le treizième ?

L'autre se plongeait dans ses notes qu'il parcourait fébrilement :

— Si, monsieur Barbarot ; j'ai eu, à la Glacière, une rixe dans un restaurant, rue de la Colonie.

Barbarot jetait un coup d'œil sur le papier du préfectorien, et, le visage sévère :

— Non, monsieur !

— J'ai aussi, reprenait le rédacteur, un cheval emballé, boulevard Blanqui...

— Non, monsieur ! répétait Barbarot d'une voix qui se haussait.

— Alors... attendez, monsieur Barbarot... Oui, j'ai une auto volée, place du Rungis...

— Non, monsieur ! reprenait de plus belle, criant presque, le chef des informations.

Le malheureux rédacteur balbutiait :

— Ah... un noyé, repêché quai d'Austerlitz...

— Non, monsieur ! Non, monsieur !

Défilaient encore l'arrestation d'une receleuse, rue de la Butte-aux-Cailles, une mort subite sur la voie publique, rue de Patay, un entôlage dans une impasse, près du parc Montsouris, une collision d'autos, avenue d'Italie, mais chaque fois le « Non, monsieur ! » de Barbarot tombait avec une violence accrue. A la fin, le rédacteur s'avouait vaincu. Alors, le chef des informations lui mettait sous le nez le papier relatant un cambriolage anodin, un accident sans gravité, ou un feu de cheminée, cependant que, d'une voix tonnante :

— Vous ne faites pas votre tournée, monsieur ! Je vous aurai à l'œil !

(A suivre.) Alain LAUBREAUX

Au premier mot de crime, d'accident, etc., le préfectorien alerte son journal par téléphone.

DIVERS FAITS

Gangsters de Barcelone

Barcelone (de notre correspondant particulier).

AMÉRIQUE a ses gangsters... L'Espagne a ses pistoleros... Les uns et les autres laisseront, dans l'histoire criminelle de ces deux pays, des pages tragiques pleines de l'éclat rouge des bombes et des coups de revolver, sanglantes des morts de nombreuses victimes.

Les pistoleros... Ce furent d'abord les gardes de corps de Primo de Rivera, à l'époque où le dictateur tenait, sous sa botte dominatrice, la péninsule ibérique. Ils étaient recrutés parmi les gars costauds, décidés à tout, sans souvenir ni crainte, pour qui la vie d'un homme ne comptait guère à côté de la promesse d'une récompense ou de l'oubli d'une faute.

Quelques noms resteront, dans les annales, de ces bandits, prêts à tout, agissant sous la protection d'une autorité toute puissante. Joachim Blanco Martinez, que son caractère coléreux avait fait surnommer El Picon, avait déchargé les onze balles de son pistolet automatique sur l'avocat Horms, qui appartenait à un syndicat adversaire. Horms ne fut pas blessé mais deux de ses acolytes furent criblés de balles. Arrêté, condamné à la prison perpétuelle, il s'évada.

La révolution triompha, après la mort de Primo de Rivera. Les pistoleros, désormais sans emploi, changèrent de camp. Les tueurs du dictateur espagnol offrirent leurs services aux communistes et aux anarchistes...

Combien alors moururent sous le garrot du bourreau, dans le Carcel Modelo ou à Tarassa !... Combien d'autres



Une foule énorme de garçons de café indignés par ce meurtre stupide assista aux obsèques de Juan Saldo.



Le "Oro del Rhin" offrait chaque soir aux passants avides de spectacles sa façade bariolée de lampes multicolores

qui attaquaient, à main armée, les magasins, les bars, les bureaux de poste pour enlever les caisses et défoncer les coffres-forts...

Le « Oro del Rhin » offrait chaque soir, aux passants avides de spectacles et de plaisirs, sa façade bariolée de lampes électriques multicolores. C'était, tout à la fois, un restaurant, un bar, un cabaret chantant, un music-hall... Sur la scène, décorée de rideaux aux couleurs vives, se succédaient tour à tour les chanteuses à la voix généreuse, les danseuses aux castagnettes sonores et l'armée des girls fardées qui levaient en cadence des jambes mécaniques...

Le « Oro del Rhin » faisait de belles recettes. C'est pourquoi deux jeunes bandits, Manuel Callego, et un Anglais, Guillermo Lamb, décidèrent de tenter un coup qui pouvait leur rapporter la fortune !...

Revolver au poing, à l'heure où le music-hall offrait aux visiteurs la fraîche solitude de ses salles, où la scène, à la rampe éteinte, gardait dans son ombre les mystérieuses perspectives de ses décors poussiéreux, ils entrèrent. Le caissier, le señor Juan Saldo, voulut résister, appeler au secours. Une grêle de balles l'étendit à terre...

Mais les deux pistoleros ne purent s'enfuir. La foule, attirée par le bruit des détonations, se jeta sur eux. Les policiers eurent grand-peine à les tirer des mains de ceux qui lynchaient les coupables. Cependant, on emporta à l'hôpital le caissier, qui râlait déjà sous l'étreinte de la mort. Une foule énorme de gérants et de garçons de cafés, soulevés d'indignation par ce meurtre stupide, assista, deux jours après, aux obsèques de Juan Saldo.

Des pistoleros, ça !... m'a dit, en haussant les épaules, un de ces êtres mystérieux qui dorment le jour et qui, la nuit, fréquentent les rues chaudes du Barrio Chino...

« Où sont les fanatiques de jadis, ceux qui maniaient, sans crainte ni remords, la grenade ou le revolver et qui, leur coup fait, allaient retrouver une maîtresse ardente, qui savait récompenser leur audace et leur courage. » M. S.



Le caissier, señor Juan Saldo, voulut s'interposer, appeler au secours, mais une grêle de balles l'étendit sur le sol.

tombèrent sous les coups vengeurs de leurs adversaires !...

Pistoleros !... Ce nom, qui nimbait d'une auréole sanglante le fanatique du fascisme ou de l'anarchie, devait connaître bientôt une signification plus méprisable... On en vint à appeler de ce nom toutes catégories de bandits... Ceux qui, la nuit, au coin de quelque rambla sombre, dévalisaient les passants sous la menace d'un revolver... Ceux

Les deux pistoleros, Guillermo Lamb (ci-dessous) et Manuel Callego (à droite) furent arrêtés sur le champ



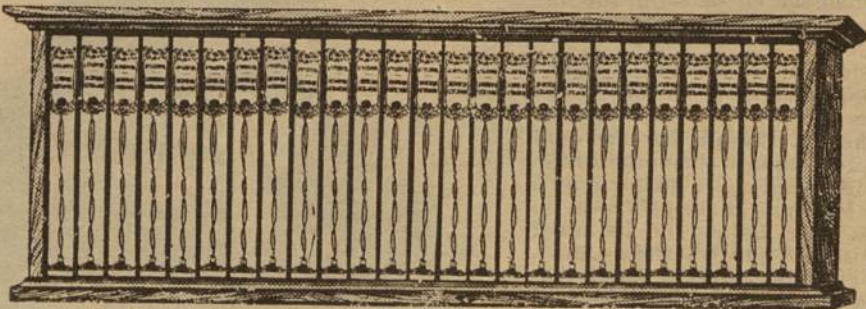
Rien à payer d'avance

pour recevoir la

20 FRANCS par MOIS

COLLECTION IVOIRINE

dans sa BIBLIOTHÈQUE-PRIME en chêne



LA COLLECTION IVOIRINE comprend une sélection de 25 ouvrages des littératures française et étrangère, volumes élégamment reliés, présentés dans une BIBLIOTHÈQUE-PRIME en chêne naturel (0^m,205 x 0^m,58).

TITRES DES VOLUMES :

1. H. DE BALZAC : Les Chouans. — 2. Jean BERTHEROY : Dans la Barque d'Isis. — 3. Ch. DE BERNARD : Le Nœud Gordien. — 4. Ambrose BIERCE : Aux Lisières de la Mort. — 5. René BIZET : Le Sang des Rois. — 6. Marcel BOULANGER : Le Vicomte. — 7. Bulwer LYTTON : Les Derniers Jours de Pompéi. — 8. F. GONTERAS : La Ville Merveilleuse. — 9. Jehu D'AGRAIVES : Le Dernier Faune. — 10. Ch. DICKENS : Olivier Twist, I. — 11. Ch. DICKENS : Olivier Twist, II. — 12. Léon GOZLAN : La Marquise de Belverano. — 13. A. DE LAMARTINE : Graziella. — 14. Alfred MACHARD : L'Homme qui porte la Mort. — 15. Prosper MÉRIMÉE : Carmen. — 16. Prosper MÉRIMÉE : Colomba. — 17. Alfred DE MUSSET : Les deux Maîtresses. — 18. Ch. et H. OMESSA : Anaitis, Fille de Carthage. — 19. Edgar POE : Le Scarabée d'Or. — 20. Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut. — 21. Paul SONNÉIS : Vortex, le Cheval Fou. — 22. Ivan TOUGOUCHEFF : Récits d'un Chasseur. — 23. J. VALMY-BAISSE : Terre Blonde. — 24. Alfred DE VIGNY : Le Cachet Rouge. — 25. Émile ZAVIE : Paris-Marseille.

Prix de la collection des 25 volumes reliés, avec leur Bibliothèque-Prime. Envoi franco en France (Étranger, se renseigner) :

240 francs

payables 20 fr. par mois au comptant : 215 fr.

Écrivez-nous, dès aujourd'hui, pour acquérir un meuble artistique et utile, en même temps qu'un trésor de lectures, œuvres très remarquables, reliées, vendues à un prix excessivement avantageux, payable par mensualités.

BULLETIN

à copier ou signer et envoyer à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, PARIS (VI^e)

Veuillez m'adresser la Collection Ivoirine, 25 vol. et la Bibliothèque-Prime 240 fr. que je paierai par versements mensuels de 20 fr., ou au comptant 215 fr. ci-joints, ou contre remboursement, franco de port en France.

Nom

Profession

Domicile

SIGNATURE :

mrf

Qu'est-ce que

LE

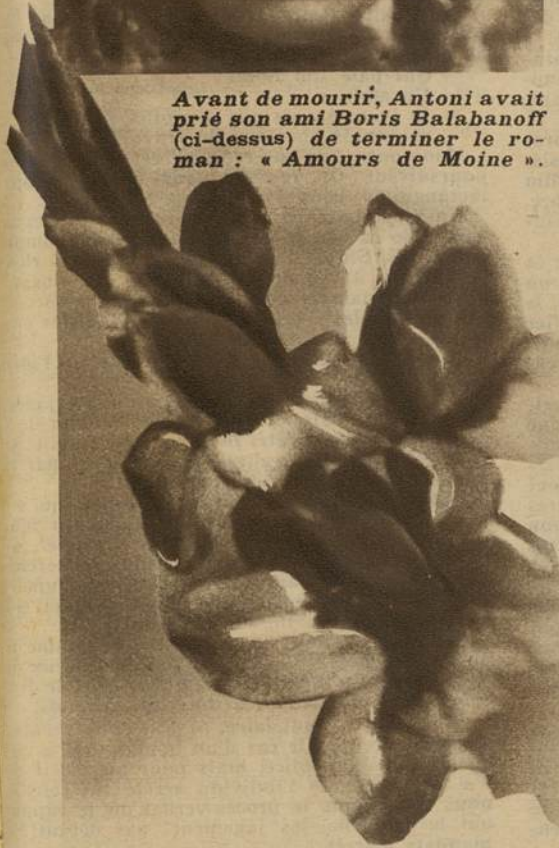
TÉTRABIE



Un roman d'aventures, d'anticipation et d'espionnage où ne sont absents ni l'amour ni l'érotisme



Avant de mourir, Antoni avait prié son ami Boris Balabanoff (ci-dessus) de terminer le roman : « Amours de Moine ».



Il vint déposer, sur la tombe de Marie, l'enfant trop tendre, ces beaux glaïeuls blancs qu'elle avait tant aimés.

tes Écritures qu'il prononçait d'une voix machinale. Il se souvenait d'avoir vu, la veille, errer sur les chemins de la forêt le Père Antoni, en compagnie d'une jolie fillette, Marie Dimitroff, dont les dix-sept printemps éclataient de séve...

Le père Antoni était le supérieur du couvent et l'humble moine n'avait pas à juger les actes de son abbé.

Assez tard, dans la nuit, le couple était rentré. Au milieu de la cour, sur une table de bois, ils avaient brûlé des paquets de lettres. Des petites flammes roses brillaient dans la nuit, puis s'éteignaient. Et la brise nocturne faisait voler, contre les murs baignés de lune, de minces feuilletés noirs qui se pulvérisaient.

La messe s'achevait... En hâte, l'officiant quitta ses vêtements sacerdotaux et courut à la cellule d'Antoni. Il frappa. Aux coups redoublés, retentirent seulement, comme une voix funèbre, les sourds grondements de l'écho qui se répercutèrent sous les voûtes du cloître.

Il voulut pousser la porte. Elle était fermée à clé. Montant sur une chaise, le père Ioniki essaya de regarder, par l'imposte, à l'intérieur de la cellule. Deux corps gisaient sur le lit défait : Antoni et Marie Dimitroff.

Sur un tabouret, il y avait deux verres vides. Un flacon s'était brisé sur le sol. Et, dans un vase, posé au pied du lit, deux glaïeuls blancs se fanaient...

C'était un être curieux que le père Antoni. Il alliait tout à la fois le mysticisme de Jocelyn et la sensualité de Casanova.

Agé de vingt-cinq ans, il occupait déjà une haute situation dans le monde ecclésiastique de la Bulgarie. Sa vive intelligence, sa séduction naturelle et l'appui des femmes de la haute société lui avaient permis d'arriver tout de suite à un poste important.

Tout d'abord, il avait été nommé supérieur dans un monastère aux environs de Lom, sur les bords enchanteurs du beau Danube bleu. Mais ses nombreuses aventures amoureuses eussent causé quelques scandales. On dut le déplacer et l'envoyer au monastère d'Elechnitza, dans la montagne.

Mais l'amour le poursuivait comme une malédiction. Une jeune institutrice de dix-neuf ans, au prénom d'Hélène, s'éprit de ce beau moine, au fin visage de poète, auréolé d'une chevelure d'ébène. Ce fut une lamentable aventure. Devenue enceinte, Hélène, à qui Antoni avait promis de jeter le froc pour l'épouser, vint le relancer au couvent d'Elechnitza. Antoni ne voulut pas la recevoir.

Au village voisin, quand on sut l'inconduite de l'institutrice, on la chassa de l'école. Sans situation, sans domicile, on vit la pauvre fille parcourir le pays, son peu de linge entassé dans un châle fleuri. Puis elle disparut.

Il y a, à Sofia, beaucoup de filles dont l'histoire est semblable à celle d'Hélène et qui finissent leur existence dans les rues de joie, aux sons des pianos mécaniques et au bruit des bouchons de champagne !...

Mais il avait fallu qu'Antoni changeât encore de résidence. Ses supérieurs ecclésiastiques, après lui avoir fait de paternelles remontrances que le moine avait écoutées avec un

grand air d'humilité, lui avaient donné à diriger le monastère de Kokaléné.

C'est alors que Marie Dimitroff parut... C'était une petite élève du lycée de Sofia, venue, en compagnie de sa sœur aînée, passer ses vacances dans la région. Elle avait dix-sept ans. Elle était belle, intelligente, gaie. Le père Antoni s'en éprit. Il voulut l'initier à l'Art, à la Beauté. Ensemble, ils firent de longues excursions. Le moine lui parlait de la poésie, de la splendeur de la nature, de la délicatesse des fleurs, de l'amour. Marie — que l'on appelait aussi Mitchou — fixait ses grands yeux sombres ombrés de cils épais, sur le visage transfiguré du moine poète. Un soir, dans ce regard, Antoni vit l'admiration faire place à un autre sentiment auréolé d'une lumière trouble. L'amour naissait chez la fillette.

Le séducteur comprit que son heure était venue. Ce soir-là, de sa bouche, il cueillit l'aveu sur les lèvres de l'enfant.

Les vacances terminées, Marie rentra à Sofia pour y reprendre ses études. Antoni ressentit douloureusement l'absence de son amie. L'hiver s'écoula, triste sous sa parure de neige. Puis ce fut le printemps. Les perce-neige, réveillés par le vent du sud, montrèrent leurs têtes blanches pour saluer les chaudes caresses des rayons du soleil. Les eaux bruyantes de l'Isker, grossies par la fonte, recommencèrent leur chanson monotone.

Les deux amants se virent de nouveau et firent des projets pour l'été...

Puis ce furent les vacances... Que s'était-il passé alors ? Quelle raison avait poussé, un soir, Antoni et la fillette à rechercher la mort ?

Avant de boire le poison qu'il avait versé dans les verres, le moine avait écrit sur un cahier :

« Ne soyez pas sévères dans votre jugement. Il n'y a rien de plus grand que l'amour. Nous nous aimons et nous voulons mourir ensemble... Ce n'est pas une lâcheté ! »

Sur une autre page, le moine, de son écriture nerveuse, avait confié son testament :

« Je prie mon ami Boris Balabanoff d'achever le livre que j'ai commencé : Amours de moine. »

Marie Dimitroff était morte à l'hôpital Alexandre, de Sofia. Une mère, éplorée, avait fermé, de ses doigts pieux, les beaux yeux noirs de la fillette. Antoni, lui, avait pu être sauvé...

L'affaire était mystérieuse. Le religieux avait-il voulu se débarrasser de la jeune fille qui le gênait ? Avait-il voulu réellement se suicider avec elle ? C'est ce que l'enquête essayait de découvrir.

Mais le Père Antoni dépendait de l'autorité ecclésiastique. Celle-ci s'émut et protesta, affirmant que, seule, elle avait compétence pour juger le coupable. Après de nombreux palabres, le moine fut mis en liberté provisoire, sous caution, et le procès fut confié aux mains du tribunal ecclésiastique.

Au début du mois d'août, Antoni sortit de l'hôpital. Son visage était exsangue. Ses yeux brillaient d'une étrange fièvre. Son corps trop mince flottait dans une robe trop large.

Désormais, la malédiction pesait sur lui. On



le reconnut dans la foule. Un cortège se forma autour de lui, l'accompagnant de cris injurieux, de huées, de moqueries. Acculé contre un mur, il dut subir la fureur du public qui le bafouait, le frappait, lui jetait des pierres. La police dut intervenir.

Ployant sous le poids de ses souvenirs, le beau moine, dont l'amour portait malheur, quitta Sofia pour se réfugier à Lom. Mais les paysans lui fermèrent leurs portes. On vit, durant plusieurs jours, la silhouette du maudit hanter la campagne. Un soir, les paysans respirèrent. On n'apercevait plus l'ombre du moine, ni son visage blafard troué de deux yeux fiévreux. Antoni avait regagné la capitale.

Le 7 août, à treize heures, il acheta une gerbe de fleurs. C'étaient des glaïeuls blancs, les préférés de Marie Dimitroff. Il se rendit au cimetière. Des fossoyeurs creusaient une tombe.

— Où se trouve l'allée des suicidés ? leur cria-t-il.

L'un d'eux la lui désigna, en silence, d'un geste du bras. On avait reconnu le moine. Une angoisse semblait s'être abattue sur la nécropole.

Les femmes, qui l'admiraient tant autrefois, détournaient maintenant la tête sur le passage de cet homme qui marchait d'un pas automatique, serrant la gerbe blanche contre sa poitrine.

La tombe de Marie Dimitroff... Antoni s'affala devant la pierre blanche sous laquelle dormait, pour l'éternité, la fillette aux yeux lourds de passion. Les glaïeuls s'échappant de ses mains couvrirent de leurs frissons blancs la dalle froide. L'amant se mit à pleurer.

Trois femmes du peuple qui bavardaient non loin de là se mirent à ricaner. L'une cria : — Larmes de crocodile !

La croix marque l'entrée de la cellule où s'empoisonna le couple maudit.

Le bel abbé (ci-contre, à gauche) séduisit bientôt l'écolière aux yeux ardents.

Mais Antoni n'avait rien entendu. Penché sur la dalle, il gravait, à l'aide de sa croix, sur le tombeau de sa bien-aimée, sa dernière prière.

« J'ai commis le péché. Je l'ai racheté par mon sang. Dieu m'a pardonné. Mais le monde cruel m'absoudra-t-il à son tour ? »

Une détonation troubla la paix du champ des morts. Les femmes poussèrent des cris aigus. Les fossoyeurs, lâchant leurs bèches, accoururent. Couché sur la dalle, un pistolet à la main, Antoni râlait. Son sang avait éclaboussé les fleurs blanches.

A son ami, Boris Balabanoff, le grand écrivain bulgare, Antoni-le-Maudit avait donné lui-même la conclusion de son lamentable roman d'amour.

Mesrop AGOPIAN.

Sofia (de notre correspondant particulier).

Il était un splendide matin d'été. La fraîcheur montait, par effluves, de l'Isker dont les méandres capricieux couraient parmi les rochers moussus et les prairies humides de rosée. La forêt dressait son rempart de sapins noirs autour des bâtiments du monastère de Kokaléné.

Une cloche sonna. Sur le toit brun de la chapelle, deux croix orthodoxes dressaient leurs



A l'office du matin, l'abbé Antoni ne vint pas à la chapelle de Kokaléné.

triples bras douloureux. Un à un, les paysans des environs que la voix de bronze appelait à la prière matinale pénétrèrent dans l'église. La nef, que les vitraux multicolores inondaient de clartés chaudes, s'emplit peu à peu. Une clochette tinta sous les doigts maigres d'un novice en aube blanche. Le père Ioniki tourna les pages de l'Évangile aux signets de soie.

Tous les yeux se tournèrent vers la porte de la sacristie. On s'attendait à voir paraître, comme chaque jour, le beau moine Antoni, dont les vêtements liturgiques, brodés d'or et d'émaux, mettaient en valeur la silhouette romantique... La porte resta close.

Surpris, le père Ioniki gagna la sacristie. Elle était vide. Sur la crédence, les vêtements gisaient, soigneusement pliés. Dans la chapelle, un murmure montait, s'amplifiait... On s'inquiétait du sort du moine.

Sans un mot, le père Ioniki revêtit les ornements sacerdotaux et célébra lui-même le service divin. Mais son esprit était loin des sain-



AMOUR DE MOINE

II. — DESCENTE (1)

La Seine roule lentement ses flots noirs où les lumières des ponts se reflètent comme les piliers multicolores d'un temple à toiture invisible...

Les bâtiments du quai des Orfèvres découpent leur masse grise sur un fond de toile romantique. Décor de théâtre pour mélodrame, à l'Ambigu ou à la Porte Saint-Martin.

Un groupe d'hommes en civil fait les cent pas entre la Tour Pointue et le boulevard du Palais où l'inscription « Gladius legis custos » surmonte un glaive placé sur un Code ouvert. Devant la porte du numéro 36, au drapeau tricolore replié, la voûte éclairée projette en relief la silhouette d'un sergent de ville, en faction.

Un autocar de la Préfecture de Police est rangé, banquettes vides, le long du trottoir. A neuf heures précises, une automobile stoppe ; exactitude militaire ; le chef de l'opération de cette nuit descend, s'entretient quelques instants avec un brigadier-chef qui, à son tour, réunit ses inspecteurs. Ainsi, avant une offensive, un stratège indique à son état-major le thème de la manœuvre.

Les moteurs des voitures ronronnent. La petite troupe des huit assaillants a pris place dans l'autocar couvert. Un ordre bref. Nous démarrons, dans la direction du boulevard Saint-Martin. A hauteur de l'ancien Ambigu, arrête. Devant nous, s'ouvre une petite rue noire et étroite où des débits alignent, comme pour une revue, leurs façades juxtaposées et leurs portes aux vitres jaunes. Un court conciliabule. Un émissaire envoyé en avant-garde revient après avoir jeté un coup d'œil, du dehors, vers les comptoirs où des consommateurs sont réunis.

— Il n'y a pas grand monde dans le premier. — Ils sont dans l'autre. Allons-y !

Par petits paquets, l'escouade se divise avec des missions précises. Il faut, en effet, non seulement cueillir la clientèle spéciale des mauvais lieux, mais empêcher, autant que possible, que, par des issues secrètes, les invertis dont on va raffer quelques échantillons puissent s'enfuir.

La police est informée que les débits où elle descend ce soir servent de lieux de rendez-vous à des pédérastes ; elle veut savoir si, dans les arrière-boutiques, il ne se passe pas de scènes immorales, et si des adolescents mineurs ne fréquentent pas ces endroits pour s'y livrer à débauche.

Les individus qui étaient installés devant leurs verres posés sur le zinc, ceux qui étaient assis sur les banquettes n'ont pas eu le temps de bouger : « En voiture ! » L'autocar s'est approché. Quatre « habitués » y ont pris place.

(1) Voir « DÉTECTIVE » n° 252

Jusque dans les bars spéciaux et les hôtels, la « Secrète » pourchasse les invertis qui, cueillis par les cars de la police, sont amenés à la P. J. où l'on consulte les sommiers pour savoir s'ils ont déjà commis des délits.

Dans le second « bistrot », la moisson est plus abondante. L'arrière-salle abrite des couples qui dansaient au son d'un phonographe. Autour des tables, quelques « clients » achèvent leur repas. L'irruption des policiers a été brusque ; le cercle des inspecteurs a si vite rabattu vers la porte de sortie le gibier pris dans le filet qu'il n'y a eu aucune protestation véhémement, aucun cri, aucune résistance. Ces messieurs — si l'on peut dire — ont réclamé leur vestiaire, pardessus, chapeaux, casquettes, et s'engouffrent, en quelques secondes, sous le dais de la voiture.

Il manque une unité au tableau de chasse. Sous prétexte d'aller chercher son caoutchouc, un grand diable maigre a pénétré dans une chambre où il s'est barricadé. On le somme de sortir ; il ne daigne pas répondre. Quand on entrera dans la pièce, meublée d'un lit de fer et d'un placard, on ne découvrira personne. Le bonhomme, qui ne devait pas avoir la conscience très tranquille, a fui par une fenêtre qui descend dans la cour.

Le patron s'excuse de cette évasion imprévue. Lui ne sait rien, ne comprend pas, n'a rien remarqué d'anormal. Commerçant patenté et avisé, il affirme au commissaire, que ses explications laissent sceptique, la pureté de ses intentions. « Je vous assure, monsieur le commissaire... » Sa voix a des inflexions tendres et désolées. « Ça va... Nous verrons plus tard. » Comme un collégien pris en faute, le restaurateur tortille ses doigts en parlant. Le phonographe est redevenu muet. Le débit, maintenant, est vide.

Aux abords de la boutique étroite mais profonde, des curieux regardent, sans trop d'insistance et avec une visible appréhension, le film qui s'est déroulé sur l'écran de la rue sombre.

Les machinistes des théâtres voisins échangent des propos ironiques et graveloux. C'est fini. Le cortège reprend le chemin de la Préfecture : de la cour du quai des Orfèvres où il est resté parké pendant quelques instants, le groupe des vingt individus dont on va vérifier l'identité gagne les locaux de la Police Judiciaire. Trois agents le surveillent dans un local rectangulaire.

L'un après l'autre, ils défilent devant les brigadiers, qui les questionnent et notent sur une fiche leurs nom, prénoms, profession et domicile.

On fouille leurs portefeuilles qui contiennent des pièces diverses : cartes d'électeurs, lettres familiales, certificats de chômage. Beaucoup trop de photographies représentant deux têtes d'hommes qui ont posé ensemble, l'un près de l'autre ; beaucoup trop d'adresses au crayon, sur des cartes de visite. Ces adresses, les inspecteurs les connaissent depuis longtemps. Ce sont toujours les mêmes : certains bains de vapeur, certaines maisons de massage spéciaux.

Âges : vingt-deux à quarante ans. Silhouettes : employés de commerce, ouvriers plombiers, terrassiers, chasseurs de café. Ongles vernis, cravates claires, bagues compliquées. La réponse à la question : « Qu'alliez-vous faire dans ce débit ? » ne varie guère : « J'ignorais que ce fût un endroit spécial... Je passais, je suis entré pour boire quelque chose. » — « J'avais rendez-vous avec un copain. »

Pourtant, il suffit de regarder leurs visages et leurs allures pour se rendre compte qu'aucune erreur n'a été commise.

- Vous travaillez ?
- Non.
- Depuis combien de temps ?
- Trois mois.
- Vous habitez à l'hôtel ?
- Oui.
- Carte de chômeur ?
- Non.
- Qui paie votre chambre ?
- Un camarade.
- Et vous ignoriez naturellement que, dans le restaurant où l'on vous a trouvé...
- Je ne savais pas.

Les cheveux sont trop frisés. Les yeux sournois se dérobent.

— Attendez... Cette carte de visite... Ferdinand... Qui est-ce, Ferdinand ?

— Un chapelier chez qui je voulais acheter un feutre.

Comme par hasard, on va retrouver le même prénom du même chapelier dans dix fouilles.

On me signalera plus tard que ce milieu étrange — pareil à une franc-maçonnerie secrète — a de telles ramifications, des moyens si curieux et si inconnus de propagande, qu'on a déjà rafié des voyageurs, des coloniaux, des marins débarquant à Marseille, à Nantes, à Cherbourg. Ils venaient d'Extrême-Orient, d'Amérique ou du Sénégal. Le lendemain, ils arrivaient à Paris, où ils n'avaient pas mis les pieds depuis des mois, depuis des années. Arrêtés quelques jours après, ils savaient déjà par cœur les endroits où l'on découvre un « ami », un « copain », un « camarade ».

— Et toi ?

C'était un mineur, pâle, avec des yeux bleus-bovins. Des paupières cernées, des cils retournés. Un chérubin pour voyous. Avec quelle ténacité ne s'est-il pas défendu ? « Il ne demeurait plus dans sa famille. Son père s'était remarié ; lui ne pouvait pas s'entendre avec sa belle-mère ; cependant, il restait honnête et ne demandait qu'à travailler. »

— Tu es un ouvrier plombier ? Montre tes doigts.

Les ongles étaient rouges, mais la peau des phalanges conservait une blancheur de crème et de paresse.

— Qui paie ton hôtel ?

— Un ami.

— Et tu ne savais pas non plus que...

— Je venais chercher du travail.

Monotones, ces interrogatoires sommaires se poursuivaient. On renvoie dans la petite pièce rectangulaire ceux dont on a pris l'identité.

Un inspecteur est parti chercher dans les archives de la Justice des renseignements complémentaires. Sinon, l'on ne saurait jamais rien de la théorie d'Avinain est devenue un dogme : « N'avouez jamais ». Et jamais l'on n'avoua...

Consulter les « sommiers », c'est fouiller dans le répertoire des condamnations.

Je me renseigne sur le mécanisme de l'identité judiciaire.

Il y a trois cas : ou un individu n'a jamais été arrêté à Paris, et alors il est inconnu de la police. Ou bien, arrêté, il n'a pas été retenu. Ou il fait l'objet des recherches réclamées par un Parquet français ou international.

Pour les malfaiteurs ou les criminels qui appartiennent à cette dernière catégorie, un journal existe, mensuel : *Le Bulletin Criminel*, qui publie la liste de tous les individus recherchés.

A chaque délinquant est attribué un numéro. *Le Bulletin* donne son état civil complet, son signalement et sa ou ses condamnations.

Cette publication, qui constitue en somme les petites affiches, les petites annonces de ceux qui ont commis un méfait (autre qu'un délit de droit commun), est envoyée à tous les Parquets.

A la Police Judiciaire, il y a des archives classées. Prenons le cas d'un homme qui a déjà eu affaire à la police, mais pour un motif qui n'a pas valu que l'individu arrêté fût retenu ; nous retrouvons le procès-verbal ou le rapport qui le concerne, les jugements par défaut, les mandats d'arrêt.

Les fiches alphabétiques ou phonétiques (on écrit la prononciation des noms sans s'occuper de leur orthographe) sont rangées par décades. Elles mentionnent les condamnations encourues en France ou aux Colonies ; pour la Seine, il existe en outre une photographie ; les Parquets de province en renvoient quelquefois pour leurs condamnés, mais pas toujours. Dès lors, les négations des prévenus demeureront inutiles. On les enregistrera pour la forme, mais elles seront naturellement sans importance.

Au surplus, même s'il n'existait ni extrait de jugements, ni fiches individuelles vite retrouvées, les délinquants, d'eux-mêmes, finiraien par confesser tout ou partie de leurs torts.

Aucune coercition. Mais tout le monde sait que demain, dès l'aurore, le visage mal rasé n'aura même plus le même charme spécial ; les ondulations des cheveux se sont aplaties ; les yeux cernés n'auront plus le regard hypocrite ou révolté ; chaque voisin se méfiera de son voisin. Alors les langues se délieront ; de pré-



l'individu rade se changera en indicateur, qu'on ait besoin de l'en prier, et la police aura ce qu'elle voulait savoir. Pourquoi cet enfant de dix-sept ans fréquentait dans cet établissement où il a été rencontré; qui l'y avait amené; qui lui avait donné rendez-vous. La police apprendra ce qui se passe dans la salle fond, celle où des disques de phonographe (thément des danses. Elle connaîtra les prénoms, ensuite les noms, plus tard les adresses des « clients » de la boîte. Elle finira par avoir la preuve — puisque c'est le seul but de ses recherches — que le débit où elle a fait une descente est certainement un marché d'hommes d'enfants. Dès lors, elle écrira un rapport indiquant que cette maison spéciale devrait être fermée en vertu de l'article du Code pénal qui interdit l'excitation de mineurs à la débauche. Et la boutique restera ouverte... ou l'on finira peut-être à la longue par la clore... Car cela n'est pas du domaine policier, mais politique.

Voici le résultat des sommiers; il y a cinq catégories :

« Un majeur de 19 ans, évadé d'une colonie pénitentiaire »; un « bonhomme condamné à quinze mois de prison par défaut et recherché depuis cinq mois »; un « outrage aux agents »; un « outrage à la pudeur »; un « vagabondage pénétrant ».

Ainsi, vingt-cinq pour cent des individus arrêtés ce soir ont déjà lié connaissance avec la fondaine ou avec le Parquet. Le résultat est appréciable et les brigadiers se félicitent de l'au-ant.

J'ai murmuré : « Quelle clientèle ! » On m'a regardé avec un sourire narquois.

— C'est la première fois que vous voyez ça ?

— Vous autres, vous savez, on a l'habitude... Chaque semaine, et depuis des années, un défilé pa-rien recommence. A la longue, il faudrait être bien naïf pour se laisser impressionner par les déclarations que vous venez d'entendre et qui sont fausses, au moins trois sur cinq.

Mission terminée, les brigadiers regagnent leurs domiciles. Tout le monde s'en va. Il ne reste plus dans la pièce où ils seront assis une dizaine d'heures, en tête à tête avec leurs com-lices d'hier, d'aujourd'hui ou de plus tard, que les êtres malades, vicieux ou fainéants en quête d'argent... sous le regard nonchalant de trois agents.

La Seine roule toujours ses flots paisibles. Les promeneurs qui traversent la place Saint-Michel se hâtent vers leurs logis. La Tour Pointue des-ine sur l'horizon son angle aigu.

En plein jour, rien n'a bougé, mais l'appar-ence des choses s'est modifiée. Le soleil tache le jaune les façades des maisons. Dans la ville qui vient de s'éveiller, l'animation quotidienne reprend son cours.

Les gens du petit débit attendent sagement qu'on les questionne. Les figures sont blêmes; les regards ternes, les joues piquées de noir par la barbe qui a poussé.

— Alors, voyons, ce café...

Un des secrétaires du commissaire interroge son tour, un par un, les prévenus; mais, cette fois, le questionnaire, pour être fait d'une voix aimable et indulgente, n'en est que plus serré, et ne provoque aucune méfiance. Une machine à écrire enregistre les réponses, plus précises qu'hier soir. Si la peur des gendarmes constitue le commencement de la sagesse, il faut recon-naître que l'appréhension d'une incarcération prolongée a soudain réveillé les mémoires. Il n'est plus nécessaire de répéter dix fois la même phrase pour obtenir des déclarations nettes.

— Oui, c'est vrai. Je reconnais... c'est la pre-mière fois que je suis « fait ». Mais j'avoue...

— Vous avez l'habitude de chercher des amis ?

— Oui.

— Et rencontrez-vous dans ce restaurant des jeunes gens de quinze ou seize ans ?

— J'en ai vu. Depuis un certain temps, ils étaient moins nombreux.

— Ils se méfiaient ?

— Je ne sais pas.

L'homme paraît sincère. On le croirait, si celui qui prend place après lui, sur une petite chaise, devant la grande table, n'expliquait :

— Bien sûr. C'est la même clientèle... Chou-quette, Rirette, Lulu, La Blondine.

— La Blondine... Le petit chasseur de café qui a des cheveux coisés à la Gomina ?

— Oui.

— Et le patron ne pouvait ignorer le trafic qui se fait dans sa boîte ?

— Parbleu, c'est son « business ». Comme tous les commerçants, plus y a de monde, plus il gagne.

— On va vous photographier. Ensuite, vous serez libre.

— Merci, m'sieur !

Un sourire éclaire un visage gris.

— A un autre !

L'autre, qui titubait la veille, ivre de vin rouge, fixe successivement avec ses yeux verts le secrétaire, qu'il dévisage, et la bague à trop grosse pierre qui orne l'auriculaire de sa main gauche. La voix même a des sons aigres; il fait des gestes précieux qui seraient comiques, en toute autre mésaventure. Sans forfanterie, mais sans la moindre pudeur, il raconte son vice.

Pourtant, il est marié et possède des ressour-ces suffisantes pour se distraire autrement.

— J'aime les types qui sont habillés en ter-rassiers. Ceux qui portent un pantalon de ve-lours.

Vainement lui fait-on remarquer que l'habit ne fait pas le moine et que tout le monde peut s'affubler d'une culotte bouffante de compagnon charpentier ou maçon.

Sa figure plissée sourit en minaudant :

— Oui, je ne dis pas. Mais j'ai l'habitude. Je sais très bien reconnaître un véritable ouvrier d'un amateur... C'est pour cela d'ailleurs que j'ai bu, hier, tant de litres.

— Pourquoi pas du vin blanc ?

— Ils préfèrent le vin rouge.

— Et dans l'arrière-boutique, vous n'avez ja-mais rien remarqué de suspect ?

— Non, jamais... Oh ! sans doute... On jouait du phonographe... On dansait... Parfois, il y avait quelques caresses, des chichis... Chouquette se mettait du rouge ou de la poudre... Comme ça, pour rire, mais il n'y avait rien de répré-hensible...

— Alors, où se passe... le reste ?

— Mais... dans les hôtels des rues voisines.

Pour un peu, il ajouterait : « Comment, vous l'ignoriez ?... Cela vous surprend ?... C'est inouï ! » Il n'ose pas; il réfléchit, puis, pantin détraqué et grimaçant, il conclut :

— J'ai bien l'impression que c'est un vérita-ble « marché ». On vient là pour trouver ce que l'on cherche. On ne rencontre pas toujours les mêmes figures... Ça se renouvelle. Après trois mois de vacances, je n'ai pas reconnu de têtes familières. Mais on sait bien que les gens qui y sont... Un terrassier, ça se paie cinquante francs.

Devant un pareil cynisme tranquille, la loi ne peut rien. Fiches... Photographies... Petits rap-ports ou procès-verbaux. C'est tout. Ce malade,

Les bâtiments du quai des Orfèvres découpent leur masse grise (à droite) sur un fond de toile romantique.

qu'on devrait envoyer dans une maison de santé analogue à celles où l'on enferme les in-toxiqués, est majeur. Aucun flagrant délit; on ne l'a surpris en compagnie d'aucun adolescent. On va le remettre en liberté... jusqu'à la pro-chaine fois, où, arrêté de nouveau, il sera ren-voyé pareillement. Asile ou prison, la mesure immédiate qui semblerait logique est illégale, avec le code actuel. Alors...

— Au revoir, et n'y revenez pas !

Et, dégrisé, le détraqué s'en va vers d'autres verres de vin rouge et d'autres culottes de ve-lours...

— Vous, vous êtes étranger ?

— Oui.

— Et vous avez omis, depuis quatre ans, de faire viser votre permis de séjour ?

— Oui.

— Vous habitez à l'adresse que vous indi-quez ? Il y a longtemps ? Combien de temps ?

— Depuis avant-hier.

— Et vous connaissez déjà ces deux adresses... Oui, au crayon, sur ces cartes de visite.

— Je ne sais pas qui les a écrites.

Grotesque, lamentable, révoltant. Quel adjectif s'appliquerait le mieux au défilé de ces ho-mosexuels ?

La procession se poursuit. Elle se poursuivra longtemps; comme s'effectueraient encore, à des intervalles presque réguliers, les « prélève-ments » auxquels se livre la même brigade sur la voie publique.

Depuis des années, il n'y a plus de rafles à grand déploiement de forces policières. Avant la guerre, de la place Clichy jusqu'à la place Blan-che, deux vagues d'agents s'élançaient à la ren-contre l'une de l'autre, enfermant entre elles filles et promeneurs. Les rues transversales étaient barrées. On entendait des coups de sif-flets. Des personnes fuyaient, apeurées.

On a modernisé, heureusement, cette méthode. Au lieu du grand coup de filet, on pêche comme à la ligne, peut-on dire, pièce par pièce. Un commissaire, quelques inspecteurs. Pas de cris. Pas de discussions. Mais une ruelle voisine abrite une camionnette qui s'emplit progressi-vement.

Ainsi, devant les progrès d'un vice qui compte chaque jour un nombre plus grand d'adip-

la police prend toutes les mesures dont elle peut disposer. Elle multiplie les surveillances, les arrestations. Elle transmet au Parquet les vrais coupables.

— Fort bien ! direz-vous.

D'accord ! Si les juges pouvaient choisir en-tre des lois à appliquer. Or, à l'exception des cas prévus par le Code et indiqués au début de cet article, il n'y a pas de lois. Je ne parle même pas des recommandations influentes qui, là comme partout, éprouvent le besoin d'in-tervenir.

— Il n'y a pas de lois ? Qu'on en fasse, grands dieux !...

— On ne les votera pas.

— Pourquoi ?

— Ah ! ça...

— Mais alors ?

Eh bien ! alors... Alors, voilà...

(A suivre.)

René GIRARDET.



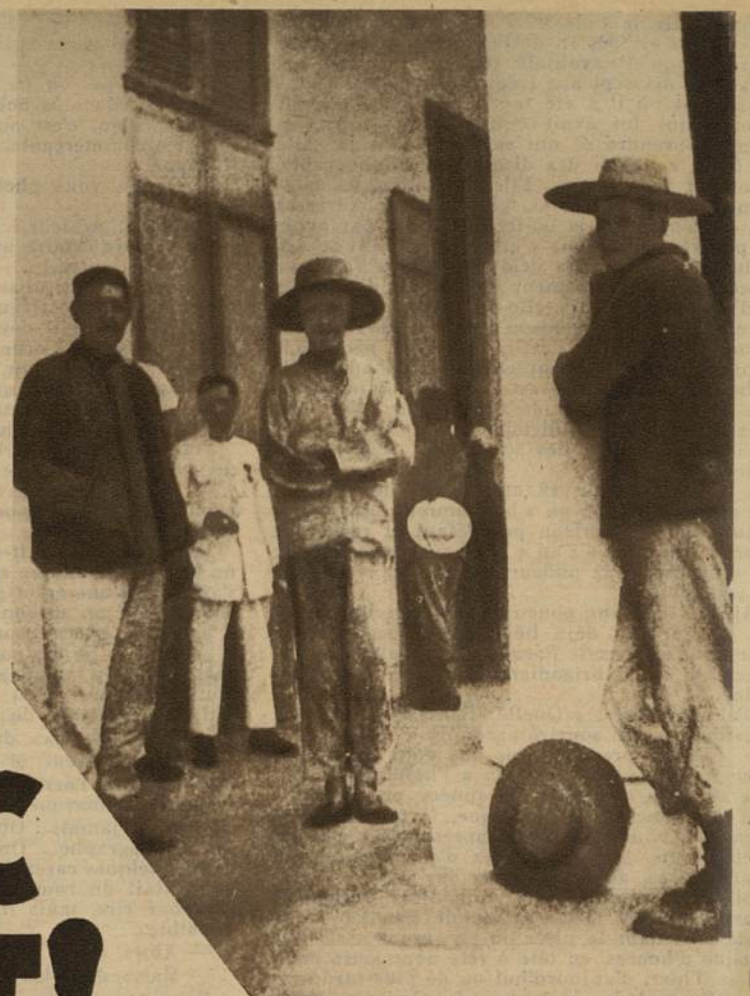
LA SECRETE



A Saint-Laurent-du-Maroni, Seznec (à gauche) ne voulut se confier à personne.



Pas une minute la confiance et le dévouement de Marie-Jeanne, sa femme, ne furent entamés.



C'est au bain que Seznec (au milieu) apprit la mort de sa fille et de sa femme.

SEZNEC INNOCENT!...

II. (1)

LES EVASIONS DE SEZNEC

Je ne pense pas, en toute sincérité, que l'on puisse imputer à crime, à Guillaume Seznec, ses évasions. On le fait cependant. C'est que, pour la majorité du public, l'évasion d'un inculpé constitue presque toujours un semblant d'aveu.

Je puis — hélas ! — l'affirmer par expérience : il est faux de penser qu'un innocent ne puisse pas avoir peur de la justice et qu'il ait toujours le courage d'attendre, avec confiance, le verdict de la justice.

J'en ai eu — pendant mon long martyre — plus d'une preuve. J'ai de bonnes raisons de penser que ceux qui n'arrivent pas à faire partager la conviction de leur innocence sont pressés, comme les autres, de tenter la Belle. Je poserais même, en principe — et qui me contredira — qu'il n'y a que trois catégories de prisonniers qui ne pensent pas à l'évasion : 1° les clochards, qui sont mieux en prison ou au bain qu'en état de perpétuel vagabondage; 2° ceux qui ne peuvent pas s'évader; 3° ceux qui ont peur de mourir.

L'explication des évasions de Seznec se passe, à mon avis, de commentaires. Il fut mis en état d'arrestation le 30 juin 1923, à Dreux, alors qu'il s'était mis volontairement à la disposition de la Sûreté Générale. Imagine-t-on Bonnot ou Garnier se rendant à une convocation de M. Xavier Guichard, chef de la Sûreté ? On va lui passer les menottes. Que se passe-t-il dans le cerveau de ce paysan compliqué ? Il voit que la porte du commissariat est ouverte; il bondit dans la rue, qui est d'ailleurs remplie de policiers. Avez, dira-t-on. Avez, ou simple réaction d'un homme effrayé ?

Ses lettres à la prison, les griffonnages qu'il faisait transmettre à Marie-Jeanne, sa femme, pour lui demander de soudoyer de faux-témoins ? Il faut avoir vécu en cellule, au secret, puis dans la compagnie des « moutons » — que l'on place dans la cellule des inculpés d'importance — pour ne pas s'étonner d'une manifestation de duplicité aussi simpliste. Pour obtenir un faveur — voire une libération anticipée — quel mouchard de prison n'inspirerait pas au détenu les plus rocambolesques sottises, sous prétexte de lui faire renforcer sa défense ?

La deuxième tentative d'évasion eut lieu au lendemain de la saisie de cette lettre, dans la prison de Morlaix. Il avait réussi à faire un trou dans le mur de sa cellule et à sortir dans un couloir, sans être remarqué. Cet exploit eût été impossible à Fresnes ou à la Santé, où la surveillance est constante, de jour et de nuit. Mais à Morlaix !...

Il avança dans la direction de la cour. Il savait le chemin. Tous les prisonniers connaissent leur prison, même ceux qu'on enfer-

(1) Voir « DÉTECTIVE », n° 252.



A bout d'espoir, la mère de Seznec vient à se faire tirer les cartes.

me au cachot. Acquérir le sens de la direction est, pour un évadé, une nécessité. Seznec n'avait oublié qu'une chose, prévoir la ronde du gardien-chef Chipot. On l'arrêta. Par le trou qu'il avait fait dans le mur de sa cellule, un bouf aurait pu passer. Comment avait-il enlevé ces pierres sans qu'on l'entendit ? Les prisonniers en mal de Belle ont toutes les ingéniosités...

— Tuez-moi, disait Seznec. Je ne peux pas vivre en prison. Je suis innocent !

Sans doute se compromit-il encore, par la suite, maladroitement !

— Chacun ses faux-témoins, disait-il au juge, lorsque le magistrat l'accusait, lui mettant ses propres lettres sous les yeux, de vouloir tromper la justice.

Rappeler sa condamnation serait rappeler une histoire qu'on n'a pas encore oubliée. M. Marcel Kahn le défendait, mais l'opinion publique était si bien dressée contre Guillaume Seznec qu'on ne prêta peut-être pas une très grande attention à des témoignages qui vinrent affirmer son innocence. Il fut condamné, dans la nuit du 25 au 26 mai 1924, aux travaux forcés à perpétuité.

A Saint-Martin-de-Ré. Seznec, prévenu par un long séjour en prison contre les mouchards, ne se confia plus à personne. Les surveillants savent ce que pensent les condamnés. Le gardien-chef du pénitencier voulut briser la

Il passe son temps à écrire à sa mère des lettres d'une écriture nerveuse et fatiguée.

tenace volonté du Breton têtue et il chercha à l'amadouer.

— Seznec, lui dit-il, vous n'êtes pas un forçat comme les autres. Vous pouvez obtenir une grâce, revoir votre famille. Rien n'est perdu pour vous. Conduisez-vous bien, c'est votre intérêt. Je vais vous donner un emploi de faveur : vous distribuerez le travail aux autres détenus.

Seznec distribuait l'étoffe à ses camarades; il la ramassait, le travail terminé, en faisant des paquets. C'était moins monotone que de rester assis toute la journée en tirant de l'étoffe. Il était bien vu de ses compagnons de chaîne et ne mouchardait pas. « Seznec est incapable d'avoir commis un meurtre », disaient-ils, et cependant les forçats sont terribles les uns à l'égard des autres ! Je sais que l'aumônier le tenait en grande estime et, comme l'évêque de Cayenne, le croyait innocent. C'est à Saint-Martin que Marie-Jeanne, venue pour voir son mari, avant le départ de la chaîne, lui promit d'aller le retrouver en Guyane.

La Belle, en Guyane, c'est — je l'ai dit bien souvent ici-même — c'est l'espoir des forçats, la préoccupation des fonctionnaires et le cauchemar des surveillants.

Il eut la chance de n'être pas considéré comme une forte tête. Il coltinait des caisses de vivres, des bûches, des pièces de bois sur l'appontement du port de Saint-Laurent-du-Maroni. Il empierait les routes, piochant, pelletant, damant la caillasse sous le soleil guyanais. Comme il parlait peu, les surveillants en arrivèrent à ne plus se soucier de lui. Ils en firent un des « boueux » de là-bas, ceux qui font, avec les urubus, la corvée d'assainissement de la ville. Quatre hommes tirant un cabrouet s'en vont ramasser les ordures dans Saint-Laurent, sous la simple surveillance d'un forçat porte-clés. Ils sont, en somme, en état de demi-liberté. Ils peuvent notamment aller au ravitaillement dans les épiceries chinoises...

C'est ce qui donna à Seznec l'occasion de préparer sa première évasion du bain. Les Chinois lui permirent de correspondre avec

Seznec (le deuxième à gauche) et les enquêteurs au cours de l'instruction, près de Houdan.



ce chef d'accusation et ordonna le non-lieu. Depuis longtemps, Marie-Jeanne était repartie en France, le cœur en détresse, mais toujours aussi vaillante. La Pénitencière usa envers Seznec de son droit de l'interner aux Iles du Salut. Les Iles ! terreur des forçats. On ne peut, en effet, s'en évader. Aucuns matériaux pouvant flotter ne traînent sur les Iles. La confection d'un simple radeau est un exploit rare. La surveillance y est très étroite. L'ennui déprime les énergies les mieux trempées. Seznec fut affecté aux travaux les plus durs : coltinage, entretien des routes, déchargement des chalands, et aussi à l'insipide corvée de l'arrachage d'herbe entre les pavés.

Du moins, sa femme lui envoyait-elle de l'argent. Je puis affirmer que Seznec ne le gardait pas pour lui seul. Il aidait des malheureux, ceux qui n'ont pas pu se « débrouiller ». Je peux dire aussi que sa réputation d'innocent était générale dans tous les pénitenciers de la Guyane. Ses voisins de case lui conseillaient de solliciter une grâce ou la révision de son procès. De loin en loin, un « papier » paraissait dans un journal français en rappelant l'affaire Seznec, peut-être innocent ! C'était peu.

Seznec, ayant perdu tout espoir, prépara solitairement une évasion des Iles. La Pénitencière qui le savait innocent l'avait enfin retiré de la corvée générale et placé à la cambuse pour aider à la distribution des vivres. Cet emploi laisse à son titulaire un semblant de liberté. Seznec en profita pour assembler quelques planches et, un soir, il essaya de mettre son esquif à l'eau. Il avait compté sans les surveillants. Au lieu de prendre le chemin de la liberté, on lui fit prendre celui de la « boîte ». Il fit quelques mois de cellule, après quoi le commandant des Iles le fit sortir, tellement il était touché des malheurs de cet homme. Il lui rendit son emploi de garçon cambusier, tout en le faisant surveiller discrètement par quelque drôle.

Là-bas, Seznec a appris la mort de sa fille aînée, la mort de sa femme...

J'ai vu de ses lettres. Il passe son temps à écrire à ses avocats, à sa mère, de sa grosse écriture fatiguée. Ce n'est plus l'homme robuste d'autrefois. Ce n'est qu'un pauvre homme.

Détective, l'Intransigeant ont rappelé les présomptions d'innocence en faveur de ce malheureux.

Un jury a passé outre. Il a condamné.

Dix années ont passé...

Un maladroît n'est pas forcément un meurtrier.

La justice ne gagne rien à garder un innocent présumé au bain.

Un geste de grâce en faveur de Seznec ne mettra-t-il pas un peu d'apaisement au cœur de ceux qui, de bonne foi, croient qu'il n'est pas coupable ?

FIN

Eugène DIEUDONNÉ

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

LA T. S. F. CHEZ VOUS, pour 275 francs, écrire avec timbre Electro-Union. (Service E). Laigle. (Orne).

SEINS DE LA PARURE DE LA FEMME
Merveilleuse poitrine en 10 jours sans drogues par procédé nouveau, usage externe, notice gratuite.
M^{me} W. HUMBERT, 67, rue Rochechouart, Paris.

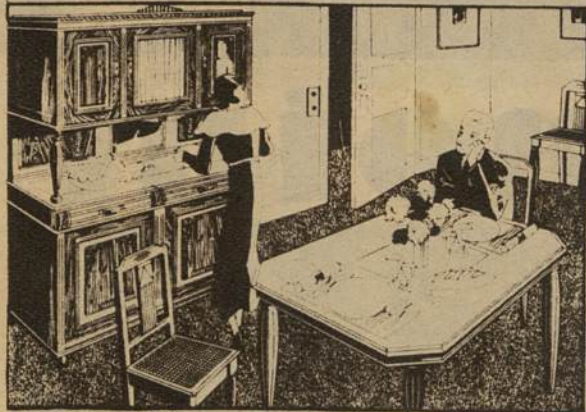
RIDES NEZ BRILLANTS
Disparition complète en 8 jours avec simples frictions (3 minutes) rajeunissement instantané un vrai miracle, notice gratuite.
Lab^o PRIMUS, 67, rue Rochechouart, Paris.

J'AI MAIGRI
de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vœu de faire connaître gratuitement et discrètement, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M^{me} BOS, 67, rue Rochechouart, Paris.

VOTRE AVENIR vous sera dévoilé grâce à la mystérieuse voyante AUGUSTALES. Envoi, date, mois, naissance, prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédictions. Fixe date évènements, guide, conseille et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire : Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

15 fr. Le 100 adr. et gr. grains 2 sexes. Ecr. LABO-RATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

A QUOI TIENT LA RÉPUTATION DES GALERIES BARBÈS ?



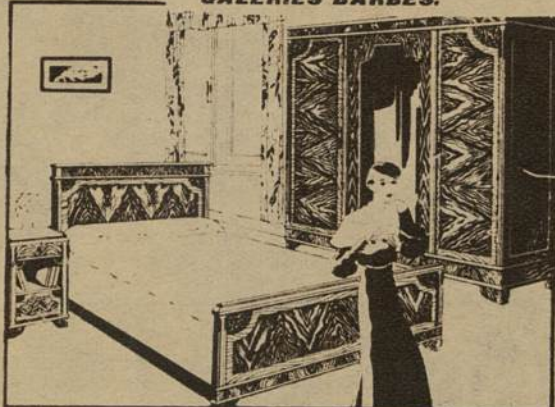
(N° 734 du cat.) Salle à manger modér. chêne massif, sculpt. masse, buffet argentier, 5 portes, glace crédence larg. 1'30, haut. 2' ; 1 table pans coupés 2 allon., 6 chaises canées. Complète sacrifiée à **1.595 frs**

DES AVANTAGES

Certificat de garantie, livraisons gratuites à domicile dans toute la France, remboursement des frais de déplacement, garde sans frais des meubles achetés. Les titres de rente française, les bons de la Défense Nationale et les emprunts gagés par l'Etat sont acceptés en paiement.

GRANDES FACILITÉS de PAIEMENT sur DEMANDE

Reprise en compte de vos vieux meubles



(N° 748 du cat.) Chambre à coucher moderne, noyer ramageux verni, 1 armoire 3 portes ouvr., glace, lit larg. 1'40, table de nuit liseuse marbre. Complète, sacrifiée à **1.875 frs**

(N° 853 du cat.) Ch. à coucher bombée "Granlux", ronce noyer verni, armoire larg. 1 m. 50, 3 portes à glace, lit larg. 1 m. 50, gr. et petit dossier, table de nuit, liseuse bombée marbre. Complète, sacrifiée à **2.500 frs**

Canapé-lit "Liliane" transformable pour 2 personnes, recouv. riche velours ou soierie mod. avec literie compl., valeur réelle 950 francs, sacrifié à **495 frs**

Lit de fer 2 personnes, avec literie complète, sacrifié à **299 frs**

GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18°)

(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)

Succursales : LE HAVRE ■ MARSEILLE ■ NANTES ■ TOULOUSE

DEMANDEZ NOTRE ALBUM GRATUIT

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1° L'Album général d'ameublement. 2° L'Album de literie, divans, cosys et mobiliers sacrifiés. Rayez la mention inutile.

mrs

100 par jour

puis

200 par jour

puis

500 par jour

puis

1000 par jour

telle est

la progression de vente

LA

JUMENT VERTE

le roman de

MARCEL AYMÉ

Rien à payer d'avance

Écrivez-nous aujourd'hui.



NOTICE

DÉTAILLÉE

GRATIS SUR DEMANDE

le meilleur marché

LES ŒUVRES COMPLÈTES

ILLUSTRÉES DE

Victor Hugo



DIX forts volumes in-4°, format 19 x 28 cm., dans une bonne reliure de bibliothèque, entièrement parus, livrables sans délai et FRANCO.

6.918 pages 602 gravures de texte 602 sur bois

Illustrations de Jean-Paul LAURENS, PUVIS DE CHAVANNES, MEISSONIER, ROCHEGROSSE, Daniel VIERGE, A. DE NEUVILLE, Benjamin CONSTANT, E. BAYARD, WILLETTE, Léopold FLAMENG, H. DAUMIER et de Victor HUGO lui-même.

UNE REMARQUABLE ÉDITION ILLUSTRÉE EN DIX FORTS VOLUMES IN-4° RELIÉS

Prix de l'ouvrage complet, 10 forts vol. reliés : 450 fr., payables 30 fr. par mois, 1er versement un mois après réception de la commande. Au comptant, escompte déduit : 410 fr. Franco en France et Afrique du Nord.

BULLETIN à copier ou signer et à envoyer à DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame PARIS-6°.

Veuillez m'adresser les Œuvres complètes illustrées de Victor Hugo, en 10 volumes in-4° reliés, au prix de 450 fr., que je paierai par versements mensuels de 30 fr., ou au comptant : 410 fr., et joints ou contre remboursement.

Nom et Prénom
Profession
Domicile

SIGNATURE :

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame, PARIS-6°.

DÉTECTIVE

Amours de moine



Comme si elle eût été frappée de maléfice, la passion sacrilège qui unissait le séduisant abbé Antoni et une charmante lycéenne de Sofia fit bientôt chavirer dans la mort ce couple maudit.

(Lire, page 11, l'émouvant reportage de notre correspondant de Bulgarie, Mesrop Agopian.)

AU SOMMAIRE { L'accusation, par E. Car. — La secrète, par René Girardet. — Le dernier round, par Pierre Rocher. — Le vertige, par Etienne Hervier.
DE CE NUMÉRO { Gangsters de Barcelone, par M. S. — Souvenirs d'un « chien écrasé », par Alain Laubreaux. — Sez nec innocent I, par Eugène Dieudonné.